

11
1968

Sommaire

Recherches

L'Eglise, chez nous.
Que dit-elle de Jésus-Christ ?

Jean Etchégaray, Joseph d'Halluin

Page 5

Etudes

Valeurs et foi chrétienne

Paul Deladoëuille

Page 13

Chronique

En Hollande, l'Eglise
(P. Deladoëuille, B. Lacombe)

Page 47

Les Indiens (J.-F. Six)

Page 57

Officiel-Prélature

Assemblée générale

Page 61

Ouvrages reçus

Page 63

L'Eglise, chez nous.

Que dit-elle de Jésus-Christ ?

Nous présentions récemment (1) la contribution d'un prêtre au travail sur un sujet qui, disions-nous, n'a pas fini d'être exploré : en quoi consiste, et comment s'exprime, la responsabilité sacerdotale dans une situation professionnelle ? L'étude de cette question représente elle-même l'étape actuelle de notre Recherche Commune.

Voici deux nouvelles contributions.

Les prêtres qui les ont écrites — c'était avant les événements de mai — sont de la même équipe ; ils exercent à mi-temps une profession profane. Ils habitent une petite ville qu'environne un arrière pays où l'on pratique pauvrement l'élevage et la polyculture. Phénomène nouveau, quelques petites industries se sont implantées autour de cette ville. Mais l'Eglise du secteur, que dit-elle de Jésus-Christ qui puisse intéresser ceux qui travaillent ?

Telle est la question qui sous-tend ces deux articles, interroge sans cesse, appelle Eglise et chrétiens à se convertir.

(1) Jean Deries, *Responsabilité sacerdotale et situation professionnelle*, dans *Lettre aux Communautés*, n° 10, juillet-août 1968, page 15.

Entre chrétiens et non-croyants

Depuis deux ans, je travaille comme commis-épicier dans un Libre-service d'alimentation, avec huit autres employés. Parfois je travaille aussi très irrégulièrement avec un forestier.

Je ne peux donc parler vraiment de « situation professionnelle », mais simplement de « travail à mi-temps ».

Cependant, vivre ainsi le ministère ne va pas de soi !

“ Doyen ” et commis-épicier

Depuis longtemps les prêtres de l'équipe ont perçu le profond décalage entre « ceux qui vont à l'église », et « ceux qui n'y vont pas ».

Fidèles à la mission reçue, à l'Eglise qui les envoie prêtres « pour les hommes », et non pour les seuls membres de la communauté eucharistique du secteur, ils ont tenu à prendre part sérieusement, et sincèrement, à la vie des gens du pays, tout spécialement en exerçant, à mi-temps pour le moins, une profession profane.

Ce fait a été longtemps incompris par bien des pratiquants ; il l'est encore en partie.

La situation est encore plus difficile pour moi, parce que j'étais considéré comme « le doyen » ; donc comme un représentant de la « hiérarchie » ecclésiastique et, de ce fait, devant tenir un certain rang, avoir une certaine dignité. Réalités que j'ai totalement bafouées parce que je suis devenu un commis-épicier !

A la rigueur, passe encore pour les « vicaires » ; mais « Monsieur le Doyen » ! Cette constatation, accompagnée parfois d'injures et de moqueries m'a marqué profondément.

On a beau prendre des airs blindés, la sensibilité est souvent à vif ; je ne cesse de m'interroger moi-même, et nous faisons de même en équipe.

Dans l'équipe : tous travaillent

Car — c'est un second point très important — c'est toute l'équipe qui travaille, et qui essaie de vivre ainsi, du dedans, la vie quotidienne de notre secteur. Deux travaillent dans le secteur agricole, un dans une petite usine de chaussures, un autre chez un artisan, et moi-même dans un Libre-service.

Ce fait du travail à mi-temps de tous les prêtres de l'équipe est très important. Nous nous sentons encore plus solidaires et complémentaires ; notre communion est encore plus vraie car, en parlant de notre vie, de nos problèmes, de nos relations, nous parlons de la vie du pays dans lequel nous essayons d'être vraiment insérés.

Les gens ne s'y trompent pas ; ils ne font pas de différence entre nous ; ils font indistinctement référence à l'un ou l'autre quel que soit son travail.

Nos échanges en équipe, notre réflexion religieuse, notre travail avec les chrétiens : tout prend sa source dans notre insertion dans le pays, particulièrement par le travail professionnel profane.

Les chrétiens commencent à nous interroger sur notre rencontre avec les non-chrétiens. Cependant, pour bon nombre d'entre eux encore, le travail manuel du prêtre est une tactique, non une manière nouvelle de vivre le ministère.

Par contre, pour la majorité des non-chrétiens, ce travail profane est quelque chose de normal : « Tu es un homme, comme tout le monde », « Il faut bien que tu gagnes ta vie ». « C'est un ami : c'est un prêtre-ouvrier » : c'est là une façon de dire que nous sommes de leur bord, leur camarade.

Pour les confrères prêtres de la zone, notre vie est encore un peu mystérieuse. Nous n'avons guère échangé avec eux sur ce sujet, mais le moment d'une réflexion commune approche : voici qu'elle nous est demandée.

Le ministère en mutation

Pour moi, le fait de travailler, même à mi-temps, est une situation privilégiée qui me semble normale pour un prêtre. Cela change son style de vie, sa façon de se situer à l'intérieur de l'Eglise et dans la communauté humaine.

Je pense pouvoir dire que mon être intérieur s'en trouve modifié, et c'est là-dessus, qu'en balbutiant, je veux réfléchir.

Affronté à une vie de travail, mes réactions ne sont plus les mêmes. Il y a quelque chose de changé dans ma façon de penser, de parler, de me situer ; il y a quelque chose de changé dans ma vie de foi et ma prière ; il y a quelque chose de changé dans ma manière d'être prêtre.

Voyons cela plus en détail.

Changement dans ma façon de penser, de parler, de me situer.

La manière de rencontrer les gens est profondément modifiée, tant pour les gens rencontrés que pour moi-même, tant pour les non-chrétiens que pour les chrétiens.

Les uns et les autres n'ont plus la même attitude qu'avant ; ils sont plus simples et vrais ; ils s'adressent à un camarade, à un ami, à un frère.

Je ne les vois pas non plus de la même manière ; leur vie rentre davantage dans ma peau. Je ne parle plus comme avant, surtout en matière religieuse. Je ressens profondément le fossé qui les sépare de la foi au Christ, et je ne puis leur servir la « marchandise » de l'Eglise, leur dire les « mots » de l'Eglise qui ne veulent rien dire pour eux.

Changement dans ma vie de foi et ma prière.

La parole de Dieu que je dois annoncer, avant d'atteindre mon frère, doit passer par ma vie et ma conscience ; je dois la ruminer. Et la situation de travail qui est la mienne donne à cette parole méditée une tonalité, une coloration particulière.

C'est là que ma foi a évolué, qu'elle s'est purifiée et simplifiée ; bien des choses accidentelles qui l'environnaient se sont estompées ou sont tombées d'elles-mêmes.

L'échange en équipe, sur ce sujet, est d'ailleurs très riche et irremplaçable. Mais cette évolution et ce murissement sont loin d'être terminés. Ma foi, mon attachement à Jésus-Christ dans l'Eglise s'enracine de plus en plus dans ma vie quotidienne de prêtre travaillant, et dans la vie qui m'environne. Le Christ devient pour moi de plus en plus homme et solidaire de la vie de l'homme.

Je prie davantage par le travail, par la souffrance, par la vie des hommes. Ma prière devient plus vitalement offrande de la vie des hommes ; action de grâce et appel. L'eucharistie devient plus catholique, plus universelle. A travers moi la vie de mes frères rejoint le Christ-Sauveur qui se donne à tous pour en faire des fils de Dieu.

Changement dans ma manière d'être responsable de paroisse.

A cause du temps et des horaires de mon travail, il m'a fallu faire des choix, donner des priorités : renoncer à beaucoup de visites « pastorales », changer le style de vie de la paroisse, renoncer à bien des charges traditionnellement attribuées au prêtre.

Donner la priorité à l'eucharistie, à la catéchèse et à la formation des chrétiens ; donner la priorité au jeu de la responsabilité prêtre-laïcs à l'intérieur des communautés chrétiennes. Donner ces priorités, pour que la priorité à la rencontre des non-chrétiens dans toute leur vie devienne effective.

Changement par rapport aux chrétiens.

Le dialogue avec les chrétiens se trouve aussi modifié : je suis davantage sur le même terrain qu'eux. Ils sont ainsi conduits à approfondir leur responsabilité dans l'Eglise, et leur responsabilité d'Eglise. On est davantage au coude à coude avec eux.

Il me semble également que cette vie de travail de toute l'équipe sacerdotale authentifie et complète le signe d'Eglise donné par les chrétiens engagés dans le monde.

Changement par rapport aux non-croyants.

La plate-forme des rencontres s'établit moins à partir de la situation de « curé », que de la situation d'« homme du pays », de travailleur partageant leur vie.

Toutefois, pour eux, je suis quand même le curé, le représentant de l'Eglise. Et le signe d'Eglise que je donne en travaillant est déjà signe évangélisateur : leur vie, leurs questions intéressent l'Eglise de Jésus-Christ ; celle-ci peut avoir quelque chose à leur dire.

C'est un témoignage humble et silencieux que je vis, se voulant à l'écoute et au service, avec parfois quelque dialogue de conscience à conscience. Il y a des moments où un homme se confie à moi parce que je suis prêtre, et qu'il sent confusément que mon sacerdoce est fait pour le rejoindre, pour éclairer sa conscience sur certaines questions de sa vie.

Mais je reconnais que mon « expérience » est encore très limitée, très pauvre (1).

Pourtant, il me semble que nous commençons, ensemble, à prendre une nouvelle route qui modifiera profondément dans le monde, les rapports entre l'Eglise et les non-croyants.

Jean ETCHEGARAY.

(1) Depuis que ce texte est écrit, j'ai changé de travail. Actuellement je suis à mi-temps « assistant-technique » à deux groupements de producteurs, l'un de porcs, l'autre de veaux. Cela me permet de mieux « coller » au pays et d'entrer davantage en relation avec les hommes. « Ainsi, vous servez mieux le pays », me disait récemment un responsable.

La Foi interpellée

Voici plus de deux années déjà, je me suis embauché dans une petite entreprise de fabrication de chaussures. Nous sommes une quarantaine d'ouvriers, hommes et femmes, et je travaille à mi-temps.

Cela fait dix ans environ que je travaille ainsi, et je suis dans ce gros bourg depuis bientôt trois ans.

Alors, qu'est-ce que je fais là ?

Qui m'a envoyé ?

Pourquoi faire ?

Il s'agit, bien sûr, d'une mission d'Eglise dans le monde du travail, en milieu déchristianisé.

Celle-ci est commencée depuis quinze ans par les prêtres de ce secteur qui m'ont précédé dans cette situation de travail, mais elle a été surtout développée dans le milieu agricole qui environne le gros bourg-centre.

Aujourd'hui, les cinq prêtres de l'équipe travaillent tous à mi-temps. C'est donc en continuité avec le passé que je partage la vie de ce pays, par le travail notamment.

Comment suis-je amené à vivre cette mission, en exerçant à mi-temps une profession profane ?

Avec la conscience d'y être envoyé comme prêtre, c'est-à-dire comme baptisé responsable de la foi, chargé de faire naître l'Eglise là où elle est absente.

La première étape est toujours une découverte. Je fus le premier à entrer dans cette

petite réalité industrielle, implantée ici il y a six ans par suite de la décentralisation, et qui comprend cinq entreprises. Cela fait environ trois cents ouvriers, venant la plupart de la campagne voisine (ruraux ouvriers et paysans ouvriers).

Cette main-d'œuvre n'a pas de qualification professionnelle ; et le seul but du travail en usine reste l'apport d'argent à la maison. En outre, l'emploi de manœuvre non spécialisé ne comporte aucune initiative.

**Etre prêtre, et exercer à mi-temps
une profession profane,
qu'est-ce que cela signifie
pour moi ?**

Accepter

Accepter d'abord d'être manœuvre, comme eux et avec eux. C'est difficile, car je suis fait plutôt pour un travail spécialisé. Au départ, je fus embauché comme apprenti-coupeur.

Accepter la curiosité et la suspicion des camarades, surtout au début. Même après deux ans, la méfiance de certains continue : « Tu serais plus à ta place dans un bureau ! », m'a dit un gars, et même un patron.

Autres réflexion entendue, par intermédiaire : « si les curés se figurent qu'ils vont comme ça nous ramener à l'église ! ».

Accepter les contestations de la part des chrétiens : « C'est du temps perdu. Vous n'arri-

verez pas à convaincre ces gens-là ! Et nous, vous nous délaïssez ; vous avez l'air de nous mépriser ! ».

S'adapter

C'est vrai qu'avec le temps, on s'adapte... Le métier de manoeuvre, si simple soit-il, demande un apprentissage. Il faut s'adapter à la machine, à l'outil ; se faire la main pour arriver à tenir son rendement : c'est important pour la prime, et aussi pour les gars qui pèsent la valeur d'un homme à son habilité et à sa rapidité : « J'aurais pas cru que tu te défendes si bien ! ».

Etre adopté

Bien que certains s'étonnent toujours de ma présence (on pensait que cela n'allait pas durer), quelques amitiés sont nées, sincères et solides. Ce qui fait qu'aujourd'hui, avec trois ou quatre camarades de l'atelier, on réfléchit ensemble sur le travail, ses conditions, l'insécurité de l'emploi, les salaires, les congés.

Des faits récents montrent bien cette évolution. Deux ateliers sur quatre ont choisi un délégué. A quelques-uns, nous allons un jour nous renseigner auprès d'un responsable syndical d'une autre entreprise ; ces jours-ci nous étudierons les conventions collectives des cuirs et peaux. A noter qu'il n'y a aucun syndicat ni comité d'entreprise dans les cinq entreprises du bourg.

Tout ceci marque le sérieux d'une amitié consolidée par la solidarité dans le travail, et une lente évolution vers une conscience collective.

Evangeliser

Les faits que je viens de citer sont déjà des amorces d'évangélisation. Mais, le premier à être évangélisé, c'est moi-même.

Pourquoi ?

Parce que, dans cette nouvelle situation, ma foi est sans cesse interrogée, interpellée.

Vivre la foi, la confronter avec l'Evangile, m'amène à découvrir mes propres limites. Quand je relis les Béatitudes je me dis : « réalises-tu la vraie pauvreté dans ce que tu vis ? ».

La pauvreté matérielle : je n'ai pas à calculer ; je suis en sécurité totale ! J'arrive même à faire des dépenses que les copains ne peuvent imaginer pour eux-mêmes. « Toi, tu n'as pas de famille en charge, et tu n'as pas que ta paie d'usine pour vivre ! ». Ces réflexions obligent...

La pauvreté spirituelle : c'est peut-être là le plus difficile à réaliser.

Il me faut entrer dans la mentalité de ces humbles ; me faire pardonner une forme de pensée, de culture, d'expression, alors que mes camarades ne peuvent exprimer ce qu'ils ressentent, qu'ils me poussent à me mettre en avant pour n'importe quelle initiative : « Toi, vas donc expliquer au patron que Jacques ne gagne pas assez ».

Il faudrait en dire autant de la simplicité de ces hommes dans leur vie et leurs attitudes, de leur force de caractère pour encaisser les engueulades, du courage qu'ils montrent en se laissant commander, alors qu'à la ferme ils étaient maîtres de leur temps et de leurs initiatives.

Voilà l'évangile que je vois vivre, et qui doit me rentrer dans la peau, à moi qui suis responsable de la foi en Jésus-Christ qui nous précède toujours.

L'évangélisation passe d'abord par la conscience des prêtres de l'équipe.

Responsable d'une Eglise à naître

« Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire dans ton église, avec les autres ? ».

Cette réflexion en dit long sur la coupure et la distance qui séparent le monde de ceux avec lesquels je vis, et le monde de ceux qui vont à l'église.

Devant cet état de chose que nous avons perçu ici depuis longtemps, il nous faut prouver à ce monde du travail l'intérêt que lui porte l'Eglise. Bon nombre d'entre eux en douteront longtemps, d'autres resteront indifférents. Peut-être y en a-t-il qui apprécient ce signe : « Il y a des gens qui ne sont pas d'accord avec vos idées », nous dit-on ; ou bien : « la religion évolue depuis quelques temps ».

Il reste que tout ce monde ne croira à la sincérité de l'Eglise pour lui que dans la mesure où ce sera tout le peuple de Dieu qui marchera à la rencontre de cette réalité humaine.

Il reste aussi qu'en attendant, notre présence doit être vraie et durable. C'est pourquoi, malgré le peu d'intérêt que je porte à cette profession de manœuvre, je tiens à y rester longtemps. De toutes façons, cette nouvelle manière de me situer permettra à l'Eglise de connaître la vie de ce monde qui lui est étranger.

Cela se fait déjà dans un certain dialogue avec la communauté chrétienne. Certains interrogent loyalement notre foi confrontée avec cette situation ; avec eux, nous mesurons l'absence quasi totale de foi, ou l'indifférence ; ensemble, nous cherchons à être responsable.

Avec les autres prêtres du secteur, on échange un peu, surtout avec ceux qui commencent à

remettre en question leur manière d'assumer le ministère paroissial.

Avec notre évêque aussi ; nous avons eu avec lui deux réunions en deux ans sur ces sujets.

En conclusion, malgré la pauvreté de ce signe d'Eglise qu'est notre présence à ce milieu ouvrier du bourg, j'ai conscience de participer à un effort d'ensemble de l'Eglise.

Une profession à mi-temps

Il reste une question, un malaise : la profession à « mi-temps ».

Pour être sérieux avec soi-même et avec ce monde - là, il importe d'être en situation de vérité.

Le mi-temps, bien qu'admis par certains camarades de travail (« tu as des obligations par ailleurs »), fait que cette présence est en partie faussée. Bien des réflexions à ce sujet sont humiliantes.

Il est difficile aussi de jouer sur deux registres (le monde du travail, et le monde de ceux qui vont à l'église, avec le ministère paroissial et le culte qui en sont principalement relatifs) : cela amène un déséquilibre difficile à surmonter.

On ressent la nécessité d'une présence à temps complet, au moins pour l'un ou l'autre membre de l'équipe.

On y pense. On y réfléchit sérieusement.

Cependant cette dimension du « mi-temps » paraîtra longtemps nécessaire.

Joseph d'HALLUIN.

Valeurs et foi chrétienne

Dossier rédigé par Paul Deladœuille

En 1965-1966, les témoignages rassemblés dans notre Recherche Commune rendaient compte, à partir d'expériences multiples, d'une interpellation fréquente de notre foi, provoquée à s'explicitier et à s'approfondir dans le dialogue avec des non-chrétiens (1).

Les questions les plus massives ainsi mises à jour ont été reprises, en 1966-1967, dans des échanges et des travaux d'équipes. Ainsi seize équipes ont orienté leur réflexion vers le discernement des rapports entre valeurs et foi chrétienne.

C'est le dépouillement de leurs réponses qui est présenté dans ce dossier. Les éléments ont été classés et organisés, mais les expressions employées par les uns et les autres ont été restituées le plus fidèlement possible. Le dossier a été soumis aux équipes qui avaient participé à ce travail.

Cette « synthèse » doit évidemment rester ouverte. Elle ne prétend pas résoudre définitivement le problème abordé. Elle fait simplement le point de nos découvertes... et de nos interrogations. Elle n'est qu'un moment et un instrument de notre recherche et de notre confrontation permanentes.

(1) Voir *Lettre aux Communautés*, 15 octobre 1966, p. 9-39.

Les valeurs sont vécues par tous, chrétiens et non chrétiens

Quelles valeurs ?

Avant de chercher à identifier l'originalité de la foi par rapport au service des valeurs, il faut d'abord nous entendre sur ce que nous mettons derrière ce terme : *les valeurs*.

Nous cherchons à être à l'écoute de ceux dont nous partageons la vie. Spontanément nous nous rencontrons avec eux sur ce terrain des valeurs.

« A travers nos révisions de vie depuis le début de l'année, il apparaît qu'il y a un certain nombre de valeurs vécues par les gens que nous rencontrons, auxquelles nous sommes particulièrement sensibles et dans lesquelles nous nous reconnaissons assez spontanément. D'ailleurs dans nos relations avec eux nous cherchons à témoigner de notre estime pour ces valeurs (...).

« Nous avons noté en particulier : la solidarité, qui vient en première place ; primauté de l'homme sur l'économie ; l'attention aux personnes ; le travail bien fait ; la valeur professionnelle ; le désir de participer à la responsabilité dans l'entreprise ou la commune ».

Les trois équipes du Tiers Monde qui ont choisi ce thème de *Valeurs et Foi* sont tout particulièrement sensibles aux valeurs vécues par les gens autour d'eux, d'autant que ces « valeurs » ne correspondent pas toujours avec ce que nous avons l'habitude de considérer comme « valeur » en Europe. Cela nous rappelle une fois de plus que les lunettes d'un Occidental ne sont pas forcément les meilleures !

« Certains missionnaires ont eu trop tendance à ignorer ce que représentaient de valeur cohérente le mode de vie et les structures du monde auquel ils étaient envoyés. Les rapports de mission font état de l'indigence de philosophie, des désirs primaires constatés chez les païens à convertir. « A un monde plongé dans le fétichisme le plus dégradant... le missionnaire doit apprendre les beautés toutes immatérielles

**Qu'entendre
par
"valeurs" ?**

de la pureté et des autres vertus chrétiennes » page 9. La C.I. chrétienne — Gorju (1913) ».

« A cette première erreur correspond une autre erreur non moins grave, en sens opposé, qui est de croire que la religion, les valeurs sociales et humaines vécues par ces ethnies sont des valeurs de pierres d'attente, virtuellement ou inconsciemment chrétiennes, qui n'attendent que la Révélation pour s'épanouir en chrétienté.

« Sans doute ces deux erreurs viennent d'une même origine mentale. On prend comme point de référence absolue ce qui fait notre « civilisation », et on compare en assimilant ; si cela cadre, on dit : « ils sont comme nous ». Si on n'arrive pas à faire cadrer, on rejette : « ils ne pourront jamais accéder à notre culture ». Ainsi un responsable en 1930 : « On ne fera jamais des prêtres avec les Ivoiriens ; peut-être des catéchistes ».

« Il semble que, soit par effort de réflexion humaine, soit par sens chrétien, on doive plutôt affirmer que la « civilisation » rencontrée chez l'homme que nous fréquentons est autre que la nôtre. Sans doute il peut y avoir des points de comparaisons, des rapprochements et des différences, mais on ne pourra les examiner qu'au terme d'une *reconnaissance* de la valeur propre de l'autre. Il faut d'abord essayer de le comprendre en lui-même, en faisant abstraction de ses propres schémas mentaux. Il faut l'écouter, se mettre à son école, se faire disciple pour être enseigné, et le comprendre de l'intérieur ».

Civilisations, mentalités, formations... diffèrent d'un pays à un autre, d'un milieu à un autre ; et les hommes adoptent des systèmes, des hiérarchies de valeurs aux divergences parfois très profondes.

Au delà de cette diversité qui nous interroge et remet en cause ce qui chez nous « allait de soi », une unité radicale doit être maintenue.

« Toutes ces valeurs que nous avons relevées, les unes solides, les autres remises en question et soumises à la loi du devenir, nous semblent liées à un mouvement de croissance dont elles sont l'expression ; mouvement de croissance qui est en l'homme *un vouloir être plus homme*, un vouloir

être pleinement homme, à la fois comme personne et comme communauté ».

Une autre équipe fonde ce *vouloir être plus homme* sur la liberté, et à partir de là nous dit ce qu'elle entend par « valeur ».

« Les valeurs sont inscrites dans les possibilités de l'homme. Elles se situent dans la conscience de chacun, quelles que soient sa foi, sa croyance, son idéologie (...) ; cela relève du jeu de la liberté.

« Ainsi chaque homme porte en soi une ou plusieurs visées qu'il reconnaît, qu'il choisit, qu'il perçoit en lui comme des « appels », et c'est souvent dans la ligne de sa ou ses visées qu'il inscrit les choix de la vie quotidienne ou les grandes décisions qui commandent sa relation au monde. Quand ces visées sont orientées dans un sens de *dépassement*, *d'ouverture* aux autres, de *service* de l'homme, nous les appelons "valeurs" ».

C'est ce même « vouloir être plus homme » qu'une équipe reconnaît dans la *recherche du bonheur* qui est à l'origine des choix de tout homme, qu'il soit chrétien ou non.

« En fait nous nous retrouvons d'accord avec ce système de valeurs fondamentales admises par l'ensemble des gens que nous découvrons dans la vie de tous les jours — et qui rejoignent les normes de la morale humaine admise par les hommes de tous les temps —. Constatant en nous comme chez les autres des besoins à satisfaire, des espérances à combler, un être imparfait à conduire vers une plénitude, nous nous retrouvons chrétiens ou non-chrétiens embarqués de la même façon à la recherche du *bonheur* ».

En tout homme que nous rencontrons, et au delà des expressions diverses, nous découvrons une quête de bonheur comme dynamisme fondamental. Dans cette volonté de toujours aller plus loin et plus haut, nous, chrétiens, reconnaissons la marque inscrite au cœur de l'homme par Celui qui appelle sans cesse l'homme à le rejoindre. Mais nous savons bien que beaucoup d'hommes refusent que cet appel soit lancé par Quelqu'un d'autre que l'homme lui-même. Ils n'en cherchent pas moins à répondre eux aussi. En quoi leur réponse est-elle différente de la nôtre ?

**Comment
sortir
du dilemme ?**

Un fait à titre d'exemple

« Dans une salle d'hôpital, Mme L., cancer du sein à l'ultime phase, est de plus en plus opprimée, ne subsiste plus que par un filet d'oxygène grâce à une sonde introduite dans la bouche.

« Souffrances très dures, angoisse. Peu à peu elle en est arrivée à regarder la situation en face, dans une foi mûrie qui lui fait assumer et offrir sa vie et sa mort prochaine dans le Christ.

« Dans la même salle, une autre malade, Mme C., passe son temps à circuler auprès des malades, les aider selon leurs besoins, les dérider et les réconforter.

« Le jour de Noël, Mme L. dit à son sujet :

— Cette dame-là, elle est incroyante, mais elle est bonne, très bonne, pour nous toutes ; elle pense à tout le monde sans compter sa peine.

« Quelques jours plus tard, Mme C. au cours d'une conversation :

— Mme L. souffre beaucoup. Ce n'est rien ce que je fais pour elle ; j'admire son courage et sa foi qui lui permet d'avoir ce courage. Je voudrais avoir cette même foi mais je ne peux pas.

« Deux personnes ici vivent des valeurs humaines de courage, d'attention aux autres, de dévouement ; l'une avec sa foi au Christ, l'autre sans. Où se situe l'originalité de la foi de Mme L. et de la non-foi de Mme C., par rapport aux valeurs vécues par elles deux ? ».

Essai d'explication

La réponse à la question est simple pour beaucoup de gens : la foi n'a pas tellement d'importance. C'est une sorte de *super-structure* dont on ne saisit pas très bien l'utilité. Chacun d'entre nous pourrait mettre plus d'un nom derrière cette réflexion rapportée par une équipe.

« Réflexion de M. demandant de baptiser son gosse :

« Au fond, peu importe la foi ou la religion, ce qui compte, c'est la Bonne Volonté ».

Cette réaction nous fait sourire et pourtant c'est bien un peu comme cela que nous réagissons parfois et ça nous pose question.

« Je dis souvent : ce qui importe pour Dieu, c'est ta fidélité à ta conscience dans le service des valeurs : c'est là-dessus que Dieu te juge s'il existe.

« Mais je me demande si le gars ne va pas en conclure qu'il n'y a pas à se casser la tête au sujet de la foi ».

C'est dans le même sens qu'une équipe pose la question de l'utilisation du chapitre 25 de Matthieu, en particulier aux enterrements.

A juste titre nous sommes très attentifs à toutes les valeurs que vit le non-chrétien, mais il ne faut pas oublier que l'attitude préalable à tout essai d'explication c'est la *lucidité* en face de ces valeurs.

« Il est d'expérience pour nous comme pour tous les chrétiens que des gens qui n'ont pas la foi ou affirment ne pas l'avoir vivent réellement des valeurs humaines (souci de la famille, honnêteté, conscience professionnelle, etc...) ou manifestent un esprit plus proprement évangélique (désintéressement, souci et service des autres, etc.).

« Si les chrétiens en ont l'expérience, ils considèrent cependant volontiers ces faits comme un peu exceptionnels, alors que nous, prêtres, en voyons partout et chez tous, a priori, et quasiment systématiquement, sans peut-être chercher à en voir objectivement les limites et les déficiences ».

Oui, notre intérêt est très vif en face de tout effort de vérité, de justice, de solidarité ; mais nous refusons toute « annexion » qui baptiserait le non-chrétien à son insu.

« Souci de n'accaparer ni les hommes ni leurs actes. Le respect de l'incroyant doit aller jusqu'à reconnaître qu'il est capable de faire quelques gestes vrais sans nous ! ».

« A propos d'un refus de divorcer. Sa réaction est objectivement très proche de l'Evangile : sa fidélité ne la fait-elle pas ressembler à Celui qui continuellement reste fidèle à son alliance avec l'humanité ?

« Et pourtant je ne peux annexer Y., dire qu'il est chrétien sans le savoir. Il y a une liberté que je n'ai pas le droit de violer ».

D'autant que le non-chrétien est parfois très conscient de cette liberté.

« Il dit : « Je veux mettre plus de justice, mais ce n'est pas pour la plus grande Gloire de Dieu ».

Ai-je le droit de lui dire que pour moi tout cela va pourtant dans le sens de la plus grande Gloire de Dieu ?

N'est-ce pas l'annexer ? ».

Notre expérience nous montre que des non-chrétiens vivent les mêmes valeurs que nous, parfois mieux que nous. En même temps nous sentons que notre foi n'est *pas étrangère* à notre manière de vivre ces valeurs mais nous ne savons comment l'exprimer.

« Nous ne vivons pas d'autres valeurs que ceux qui n'ont pas la foi(...). Nous prétendons trop facilement que le pardon, le désintéressement, l'oubli de soi, etc. ne se trouvent pas chez les non-chrétiens. A supposer même que nous vivions ces valeurs à la perfection, il y aura toujours un non-chrétien qui nous rappellera que nous ne sommes pas les seuls à le faire !

« Il nous arrive pourtant de penser : « Si je n'avais pas la foi, je ne serais pas ici, je ne m'accrocherais pas à essayer d'ouvrir la mentalité des gens du pays, je me foutrais de pas mal de choses. Il y a quand même un quelque chose en plus ». « Mais l'expression est mauvaise : la foi ne me fait pas vivre des valeurs en plus, elle ne me donne pas quelque chose de plus ».

Mais si la foi n'ajoute rien, à *quoi sert-elle* ? C'est la même équipe qui poursuit ainsi sa réflexion devant nous.

« Par Lui et avec Lui, nous allons plus loin qu'eux ; ou bien alors notre foi est vaine et vide. Et cette spécificité ontologique ne conduit pas à une supériorité morale ».

Nous avons l'impression d'être coincés entre *deux possibilités* :

- ou bien nous reconnaissons que le non-chrétien vit les mêmes valeurs que nous et les vit aussi bien que nous... et nous ne savons plus bien ce que vient « rajouter » la foi ;
- ou bien nous voulons que notre foi ne soit pas « vaine et vide », qu'elle nous permette d'aller « plus loin » que le non-chrétien dans le service des valeurs...

et nous risquons de considérer le non-chrétien moins capable que nous d'accéder pleinement aux valeurs (ce que l'expérience réfute !).

Pour sortir du dilemme, il faut situer la foi sur un autre plan que celui des valeurs. La foi ne rajoute pas quelque chose aux valeurs parce qu'elle n'est pas du même ordre. Elle situe ces valeurs dans une *perspective nouvelle* comme le dit une équipe. Un autre rapport précise.

« La "marge" de création, d'invention, est la même pour les chrétiens et pour les autres, l'axe seul est précisé. « Tout est à vous. Vous êtes au Christ. Le Christ est à Dieu », mais rien n'est dit de la traduction concrète du deuxième propos, pas plus que du premier. C'est à inventer par les hommes ».

Authenticité de la Foi et rencontre avec le non-chrétien

La foi donne au chrétien « une connaissance nouvelle du sens de la vie », « une illumination intérieure du cœur », mais la nature de l'existence humaine n'en est pas transformée pour autant.

« Il faut dire tout de suite que cette connaissance nouvelle ne va pas modifier la nature de cette existence humaine qu'il partage avec tous ses frères. Même avec la foi, le croyant reste dans cet état d'inachèvement, d'incertitude, d'efforts vers une plénitude de lui-même. L'expérience le montre sans cesse : dans la vie quotidienne avec nos frères non-croyants, nous sommes attelés (prêtres ou chrétiens du secteur) aux mêmes difficultés, confrontés aux mêmes problèmes (familiaux, sociaux, économiques) ».

Nous reviendrons tout au long de ce compte rendu sur l'articulation de la foi et des valeurs. Dès maintenant nous prenons conscience combien la rencontre du non-chrétien nous pose cette question avec acuité, d'autant que la confusion entre *foi et morale* a conduit nombre de chrétiens à abandonner l'Eglise.

« Il y a des chrétiens qui ont vécu leur foi au Christ sincèrement, dans l'Eglise, durant des années, à partir de

leur enfance. Ils ont donné ou voulu donner leur vie entière dans le sens de leur foi. C'est ainsi qu'ils ont découvert les exigences de l'amour du prochain, du zèle désintéressé, les impératifs de l'action collective pour la justice sociale. Ils ont voulu vivre leur foi et leur charité chrétiennes dans le service de ces valeurs, mais peu à peu cet ordre de préoccupations a absorbé leur puissance d'attention, il est devenu prédominant dans leur univers psychologique. Et comme des non-chrétiens témoignent dans ces valeurs d'une fidélité parfois très supérieure à celle de la communauté chrétienne, ils sont ébranlés dans l'estime qu'ils avaient de leur foi ».

Une autre équipe analyse cette « perte de la foi » et en donne les raisons suivantes.

« Cas des chrétiens qui perdent la foi en s'engageant : ceux qui découvrent les valeurs et conçoivent ensuite du dégoût pour une caricature de la foi qui les avait empêchés d'être des hommes(...) »

- un militant politique de droite, qui avait confondu foi et valeurs traditionnelles, perd la foi quand l'Eglise prend position contre ces valeurs,
- ceux qui passent d'un extrême (religion désincarnée) à l'autre (les valeurs sont tout),
- prévention de l'homme « debout » devant la foi qui accapare,
- difficulté pour nous de vivre et d'exprimer notre unité « foi-humain »,
- refus du fait « Eglise » — évidemment à côté de l'humain — comme de certaines expressions de la foi ».

Cette même équipe fait remarquer qu'en face du chrétien qui considère sa foi comme un « refuge », une « évasion » et en définitive un « opium », le non-chrétien apparaît plus armé pour construire un monde dont il se sait seul responsable. Il ne faut pas pour autant nous mettre à adorer l'homme ; *les pauvres et les petits* sont là pour nous le rappeler.

« On a l'impression que l'absence de foi donne à certains hommes un courage plus grand pour réussir le seul monde dont ils sont sûrs. Mais attention : ce qui nous apparaît médiocrité n'est peut-être qu'un manque d'énergie physique. Les hautes valeurs que nous admirons ne sont peut-être que l'héritage d'une vieille civilisation, d'une solide éducation

familiale. Ce ne serait alors qu'un trésor « possédé », qui risque de demeurer stérile (supériorité raciale). Des êtres sans valeur apparente (clochards, prostituées, masses du Tiers-Monde) sont peut-être des « pauvres » qui souffrent de leur inégalité et aspirent à en sortir : ils ne sont pas loin du salut ».

Cette découverte du non-chrétien, qui vit profondément les mêmes valeurs que nous, nous invite à une réflexion sur le vrai sens de notre foi. Notre *partage avec le non-chrétien* sur ce même terrain nous conduit à une meilleure *compréhension* de notre foi qui désormais ne peut plus se réduire à une simple morale.

« Si foi et non-foi introduisent souvent dans les rapports une certaine division, coupure, malaise, méfiance réciproque, par contre la reconnaissance des valeurs humaines constitue un terrain de rencontre, offre des possibilités d'union, de collaboration, de travail commun.

« La découverte des valeurs humaines vécues par des non-croyants peut être un appui pour faire comprendre aux chrétiens ce qu'est la foi, ou plutôt ce qu'elle n'est pas : la foi ne peut donc se confondre et ne va pas nécessairement de pair avec la perfection des vertus, et pourtant, bien entendu, elle ne demeure pas étrangère à la vie morale ».

La rencontre avec le non-chrétien nous provoque à l'authenticité et nous renvoie à *Jésus-Christ comme seul fondement* de notre foi.

« L'originalité du chrétien, c'est sa foi en Jésus-Christ qui le sauve et le remet sans cesse en route ».

La Foi donne-t-elle un sens nouveau aux valeurs ?

*Source vivifiante
ou code
d'obligations ?*

Nous avons vu que sur le terrain des valeurs, chrétiens et non-chrétiens se retrouvaient à égalité et que le registre de la foi n'était pas homogène à ce registre des valeurs. Le chrétien est celui qui vit sur ces deux registres. Quel type de lien peut-il légitimement établir entre eux ?

D'autre part, comment va-t-il comprendre dans sa foi les valeurs vécues par le non-chrétien ?

Nous refusons de réduire notre foi à la morale, mais nous reconnaissons que notre foi cherche à s'exprimer à travers nos comportements moraux.

« Si nous comprenons les valeurs non pas comme des exigences codifiées mais comme des options humaines intérieures à la conscience (...), nous voyons bien que la foi, adhésion de tout l'être au Christ dans un engagement de conscience, s'exprimera dans des relations aux hommes et au monde sur le registre des valeurs ».

Nous sommes heurtés par la *distinction* que nous amène à faire le non-chrétien car, hommes de foi, nous le restons lorsque nous servons les valeurs, et il nous apparaît superflu de disséquer ce qui revient à l'homme de ce qui revient au croyant.

« Tout ce que nous faisons, nous le faisons au nom de notre foi ; pouvons-nous dès lors distinguer ce qui, en nous, est le fait de l'homme, du prêtre, ou du chrétien ? La foi englobe l'orientation totale de notre vie, et nous n'avons pas à nous amuser à disséquer pour voir ce qui revient à l'homme ou au croyant ».

Si nous sommes un peu agacés par ces distinctions qu'il nous faut pourtant bien mettre au clair, c'est que l'articulation foi-humain n'est pas quelque chose de donné d'avance. L'*unité*, là encore, est sans cesse *devant nous*. Cela est vrai pour tout croyant, chrétien ou non. Une équipe d'Afrique du Nord fait remarquer que l'*Islam aussi* est en recherche sur ce point.

« Si très rares sont en terre d'Islam les hommes professant que le salut de l'homme est en l'homme, si beaucoup semblent être à l'aise dans les cadres religieux traditionnels, beaucoup aussi s'interrogent sur ce que doit être, en fin de compte, le mode d'être de l'homme avec Dieu, et cherchent quelles attitudes et structures religieuses, individuelles et collectives, seraient respectueuses à la fois de la transcendance de Dieu et de l'autonomie de l'homme ».

Dans cette recherche de l'unité, notre *fidélité au Seigneur* ne se confond pas avec notre *fidélité à l'homme*. Le deuxième commandement n'en est pas moins intrinsèquement lié au premier, et le premier au second : cf. 1 Jo 4, 11 et 5,2.

« Si Dieu nous a tant aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres ».

« A ceci nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu : lorsque nous aimons Dieu et que nous faisons ce qu'il commande ».

C'est ce qu'exprime une équipe en deux phrases :

« Si la foi doit s'exprimer par des gestes de fidélité, toute fidélité n'est pas signe de la foi chrétienne (...) ».

« La vérité de la relation à Dieu, de notre réponse à Dieu, ce sont les gestes de la vie, concrets, engagea ;
« Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! ».

Et beaucoup citent l'épître de Jacques (2, 14).

« A quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise :
« j'ai la foi » s'il n'a pas les œuvres ? ». Si, pour le non-chrétien, les œuvres ne sont pas l'expression d'une foi qu'il n'a pas ; pour nous, chrétiens, ce sont bien les œuvres qui *vérifient l'authenticité* de notre foi.

« Pour les croyants authentiques que nous cherchons à être, nous prêtres et laïcat chrétien de ce secteur, si on ne peut pas dire que la manière dont nous vivons les valeurs humaines du pays est une expression de notre foi, foi et valeurs humaines sont très liées, s'articulent ensemble.

« Nous essayons en effet de mener toute notre vie humaine sous le regard de Dieu, à qui rien de ce qui est humain n'est étranger.

« Pour nous, le Christ, homme parfait, les récapitule toutes, ces valeurs. Vivre ces valeurs c'est pour nous, sinon

pour les incroyants, des signes de l'authenticité de notre foi. (cf. Ph. 4, 8-9 ; Jc 2, 14) ».

Oui, pour nous, notre foi en Jésus-Christ est bien souvent à l'origine de tel ou tel geste de service, d'amitié, de pardon à l'égard de nos frères.

« Je fais appel à ma foi pour aimer tel ou tel ».

« En tout cas, c'est bien à cause de notre fidélité à Dieu et aux hommes que, implicitement ou explicitement, nous essayons de poser ces gestes ».

Cependant, devant des chrétiens qui vivent les valeurs comme des *obligations* que la foi leur impose, nous nous sentons mal à l'aise.

« Une chose nous fait souffrir chez un bon nombre de chrétiens du secteur : le service des valeurs, assez souvent, n'est ressenti par eux *que* comme une exigence de la foi.

« Exemple : je dois payer mes ouvriers parce que je suis chrétien ;
je dois être au service des autres parce que je suis chrétien.

« Le service des valeurs n'est pas suffisamment ressenti comme nécessaire au bonheur et à la vie des hommes, parce qu'ils sont des hommes.

« Autre exemple : les cultivateurs chrétiens de chez nous seraient assez spontanément « cartiéristes » ; mais « quand on est chrétien, on ne peut tout de même pas accepter ces vues-là ».

« D'où l'impression que chez un certain nombre de chrétiens l'exercice des valeurs est ressenti d'abord comme un *devoir* qui s'impose à soi-même de l'extérieur, avec ce que cela peut comporter de pesant, de contraignant.

« Le Christ n'est pas chez eux celui qui donne son sens plénier, éternel, aux valeurs que l'on porte en soi et que l'on ressent humainement comme nécessaires. Il est celui auquel on a été habitué à croire depuis l'enfance, et dont on découvre que les exigences obligent à transformer sa mentalité humaine ».

Nous retrouvons ici la religion-commandement où tout n'est peut-être pas si mauvais qu'on ne le pense instinctivement. Mais au delà du « devoir », Celui qui est à *la source* n'est pas à reconnaître comme un gendarme, mais comme *l'Ami* qui nous invite

à suivre le chemin qu'Il nous a tracé ; le Christ nous le dit lui-même dans Jean 13 par exemple : « Ce que je vous ai fait, vous avez vous aussi à le faire » (cité par une équipe) .

Notre attention aux valeurs, chez nous comme chez le non-chrétien, est fondée sur le *vouloir être plus homme*, mais il ne nous est pas indifférent que Dieu lui-même soit à l'*origine* de ce vouloir, et qu'en l'Homme-Dieu Il se soit mis lui-même au service de ces valeurs.

« A propos d'une vraie fraternité : « C'est formidable cette richesse de vie ; Jésus-Christ y a été attentif, nous devons l'être aussi et tout faire passer au Père ».

Si Dieu est avec nous dans cette attention aux valeurs, c'est pour le chrétien une *raison nouvelle* de servir.

« Sa foi va lui dire que c'est le dessein de Dieu qui s'accomplit ainsi. A côté du non-croyant il aura des raisons nouvelles de s'attacher à ces valeurs, surtout les plus fondamentales, guidé en cela par le choix de l'Evangile.

Les valeurs vécues ne sont donc pas directement l'expression de sa foi, mais l'expression de sa volonté de vivre au maximum sa vie humaine, volonté qui correspond aux appels plus profonds de sa foi ».

La conduite du Christ dans le service des valeurs est *modèle* pour le chrétien. Il ne s'agit pas de l'imiter en plaquant sur aujourd'hui la lettre de ce qu'il a vécu autrefois. Il s'agit de conformer notre esprit à son Esprit comme source, comme principe de nos choix dans le monde de ce temps. Nos œuvres manifesteront alors notre fidélité à cet Esprit.

« Que serait une foi qui ne se traduirait pas en actes et qui n'apporterait pas un style de vie selon Jésus-Christ : « que votre lumière brille », « vous avez revêtu Jésus-Christ : vivez en conséquence ».

C'est d'abord celui qui met en œuvre cette fidélité qui peut savoir s'il cherche vraiment à vivre en accord avec Jésus-Christ.

« Seul celui qui vit les valeurs peut affirmer, témoigner, qu'il les vit en liaison avec sa foi. Plus significatif serait peut-être le choix que le chrétien fait dans les valeurs, dans la mesure où peut apparaître que pour lui toutes les valeurs humaines sont relativisées par une autre valeur (si on peut dire) : la personne de Jésus-Christ ».

**Regard de Foi
sur ce que vit
le non-chrétien**

Oui, nos œuvres peuvent être expressions de notre foi mais seule la *Parole* en dévoile le sens ; voici une illustration toute simple qui anticipe déjà notre paragraphe sur « l'évangélisation et les valeurs ».

« Un jeune du secteur, qui avait « tout fait comme les autres » : caté, communion ; et qui, comme les autres, avait tout laissé après sa communion, rencontre une jeune fille chrétienne et pratiquante. Il en avait déjà rencontré bien d'autres, mais peu à peu il la découvre différente des autres, spécialement sur le plan moral. Il ne veut pas la croire au début. Bientôt, en la connaissant plus profondément, il se rendra à l'évidence, et cette découverte sera pour lui « révélation ». Il établit un lien entre sa fiancée, qui est « formidable » pour lui, et sa vie chrétienne. Dans le pays de sa fiancée il ira à la messe avec elle et il préparera sérieusement son mariage avec un prêtre de l'équipe : il a découvert quelque chose de sérieux, de grand dans la foi de sa fiancée ».

La condition première pour que les valeurs vécues soient expressions de la foi, c'est qu'elles soient vécues *consciemment* en lien avec Jésus-Christ. Aussi, lorsque nous parlons d'un non-chrétien qui vit les mêmes valeurs que nous, il est préférable de bannir de notre vocabulaire la formule du « chrétien qui s'ignore ».

Il n'en reste pas moins que ce que vit le non-chrétien est porteur d'une signification profonde que nous avons à découvrir et à reconnaître à l'intérieur de notre foi.

D'abord il est important de se rappeler que l'être-homme précède l'être-chrétien : on naît à la vie avant de naître à la foi. Notre foi nous invite à regarder Celui qui est à la source de cette vie comme Celui qui appelle sans cesse l'homme à se dépasser.

« Par notre foi nous savons qu'il y a un unique Dessein de Dieu sur l'humanité. Dieu veut pour tout homme l'entrée dans le Royaume de son Fils en qui il veut tout récapituler. Mais au départ, il crée les hommes dans un état inachevé, dans un monde en devenir. Il les crée libres, leur laissant le soin de travailler par eux-mêmes à l'achèvement de leur être, achèvement qui ne sera pleinement atteint que dans le Royaume ».

Si l'Esprit de Dieu parle au cœur de tout homme, ne faut-il pas reconnaître, en tout homme qui cherche à se construire, une possible fidélité à cet Esprit ?

« Nombreux sont ceux qui ont une conscience éveillée, qui sont fidèles à une vérité qu'ils ont découverte. Dans le cheminement qu'ils font, nous sommes frappés par la patience de Dieu vis-à-vis de ses enfants, pour respecter leur conscience et leur liberté. Est-ce que la satisfaction d'un homme dans sa mission d'homme ce n'est pas Dieu qui déjà lui répond : « tu grandis ! » ? N'est-ce pas déjà l'Esprit qui est à l'œuvre pour que se construise ce monde tel que Dieu le veut ? « Dieu fit l'homme à son image », « peuplez la terre, soumettez-là » : cette mission humaine, les incroyants semblent bien la remplir ».

Si nul ne peut dire où en est le travail de l'Esprit en chacun, notre certitude que l'Esprit est à l'œuvre est fondée sur ce que Jésus-Christ lui-même nous révèle.

« Que l'Esprit travaille le cœur des hommes, nous écoutons le Christ nous le dire dans des paroles comme « celui qui fait la vérité dans sa vie va vers la lumière », « c'est à moi que vous l'avez fait », « mon Père agit sans cesse », « la moisson est abondante » (il y a un semeur avant nous), « quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi ».

Le modèle parfait d'une fidélité absolue à l'Esprit, c'est Jésus-Christ. Lorsqu'un non-chrétien pose des gestes semblables à ceux qu'a posés Jésus-Christ, nous cherchons spontanément à reconnaître dans ces gestes des *signes de sa présence*.

« Au sujet d'une action-logement, ce qui me frappait chez la femme, c'est qu'elle ait su déceler ce qui pouvait être signe d'espérance chez son voisin alcoolique et critiqué par tout le monde, considéré comme irrécupérable.

Je ne me place pas seulement devant le gars qui redevient un homme, mais devant la femme qui a su en être respectueuse et travailler à lui rendre sa dignité d'homme (...).

En faisant cela, il me semble qu'elle est image de Dieu, un peu comme Jésus-Christ est image de Dieu dans son respect des hommes ».

Nous essayons parfois d'exprimer aux non-chrétiens quel sens notre foi donne à ce qu'ils vivent. Cela est difficile car nous

voulons respecter leurs options et leur liberté sans les annexer. Difficile aussi parce nous risquons également d'oublier la liberté totale de l'Esprit, et de vouloir décider à sa place.

Tenir compte de ces difficultés ne conduit pas forcément à garder le silence.

« Il ne semble pas que ce soit nécessairement faux et désastreux à tout coup de dire, à des gens qui déclarent ne pas avoir la foi et qui vivent profondément et consciencieusement des valeurs humaines, qu'ils en sont plus proches qu'ils ne pensent, qu'ils sont en marche vers, et qu'ils sont peut-être déjà un peu dans l'Eglise (...). Une fois ou l'autre j'ai pu dire : « crois-tu que tu en es si loin ? Pour moi, je ne le pense pas... ». Et je suis persuadé que ce fut épanouissant, finalement, même si apparemment il n'y a pas eu d'autres pas bien marqués.

Ceci sans vouloir annexer, et en respectant les options et la liberté ».

Un membre d'une autre équipe préfère partir de la *liberté de l'homme*, et témoigne que cette liberté n'est pas étrangère à Dieu.

« Je témoigne de ma foi : Moi, croyant, je pense que Dieu est quelqu'un qui nous aime et veut que nous lui répondions librement. Notre liberté, on la construit par ces valeurs qui donnent un sens à la vie et permettent aussi aux autres d'être davantage libres : travaillez vous-aussi à servir ces valeurs, c'est l'essentiel à condition que vous soyez honnêtes dans votre recherche et que vous ne récusiez pas a priori l'interrogation de Dieu ! ».

Ce qui est sûr c'est que, pour pouvoir dire quelque chose à un non-chrétien sur ce qu'il vit, nous devons d'abord accepter de le rencontrer et de *partager* avec lui ce service des valeurs poursuivi comme chemin d'une libération de tous.

Si sur ce chemin nous pouvons lui demander de ne pas exclure a priori *l'interrogation de Dieu*, de notre côté cela nous engage à accueillir avec la même honnêteté les questions radicales qu'il pose à notre foi.

Vouloir exprimer le sens que notre foi donne aux valeurs, nécessite de reconnaître humblement que ce *sens* n'est pas entièrement donné par avance. Il est sans cesse au-devant de nous, comme Jésus-Christ lui-même.

Le salut et les valeurs

La découverte de ce sens, comme celle de Jésus-Christ, ne peut être le privilège de quelques hommes. Croire que Jésus-Christ est *sauveur de tous*, c'est affirmer que chacun, chrétien ou non-chrétien, dans sa volonté de libération, contribue pour sa part au dévoilement et à l'accomplissement plénier de ce mystère.

Lorsque nous nous interrogeons sur le salut des non-chrétiens, la première référence qui nous vient à l'esprit, c'est le *chapitre 25 de Matthieu*. D'emblée nous pensons que le salut de l'homme, quel qu'il soit, se joue aujourd'hui dans ce qu'il vit.

« Le salut ne se fait pas en dehors des conditions particulières de la vie, mais dans un contexte historique ».

Mais dans ce domaine du salut nous risquons toujours de vouloir nous ériger en juges (ne serait-ce que pour accorder le salut à tout le monde, comme si c'était à nous d'en décider !). *En matière de jugement, Dieu seul sait*. La foi du chrétien reconnaît en Dieu seul ce pouvoir. L'hésitation de l'un d'entre nous à propos du commentaire de Matthieu 25 nous replace devant cette vérité.

« Je commente parfois Mt 25 en disant : « Tout geste d'amour, c'est déjà une rencontre avec Jésus-Christ ». Risque d'annexer. Mais, est-ce juste ? dire : « peut-être » (...) ».

L'Écriture nous enseigne que « le Christ s'est livré en rançon pour tous » (1 Tm 2, 4-5) et nous savons par expérience que beaucoup d'hommes ne parviennent pas à la foi. Si ce salut acquis en Jésus-Christ n'est pas quelque chose de plaqué le jour du Jugement, c'est que ce salut est *déjà engagé* dans la façon dont l'homme répond aux appels inscrits au plus profond de lui-même.

« Beaucoup, à moins de miracles, n'arriveront pas à la foi explicite au Christ ressuscité. Nous croyons bien sûr à la possibilité de leur salut : la Révélation nous dit qu'il est proposé à tout homme, donc aussi à l'homme sans la foi (1 Tm 2, 4).

« (...) La Révélation nous dit aussi que les païens seront jugés selon leur conscience, cette « loi inscrite dans leur cœur » (Rm 2, 11-15 ; Gaudium et Spes). Elle nous dit également (Mt 25) que tous les hommes, croyants ou non, seront jugés par Dieu sur leur attitude par rapport aux autres ».

Faudrait-il envisager une possibilité de salut sans la foi ? des cas où les « œuvres » suffiraient ? Ce n'est sans doute pas de cela qu'il s'agit ici. Une autre équipe précise le même propos en insistant sur *l'irréductibilité de la conscience* de l'homme à ses « œuvres », à ses actes ou même à ses options particulières. La capacité de relation aux autres, et d'engagement de soi-même, qui caractérise la conscience ne s'épuise pas dans le service des valeurs.

« Pour le non-croyant, il faut affirmer que c'est aussi au niveau de ses intentions profondes — de sa conscience — que Dieu le juge et que se joue son salut. C'est à ce niveau que, sans le savoir, il se met en accord avec Dieu ou en désaccord. Si donc un comportement extérieur de valeurs vécues correspond chez lui à ses intentions profondes, aux appels de sa conscience, on peut dire que cet homme engage son être, sans le savoir, dans la réalisation du plan de Dieu, en accord avec des grâces reçues (que pourtant il ignore). Il ne peut donc qu'être agréable à Dieu et par là il se sauve (cf. parabole des talents, ou Rm 2, 14 et 13).

« On ne peut donc pas dire que les valeurs vécues sont l'équivalent de la foi pour le salut chez cet homme, mais simplement qu'elles peuvent être l'expression d'une conscience humaine qui engage dans ces valeurs toutes les forces de sa liberté et qui donc, sans le savoir, se trouve en accord avec Dieu et se sauve ».

Ainsi, si nous refusons de dire que le non-chrétien a la foi « sans le savoir », nous affirmons qu'il peut travailler à son salut « sans le savoir ». Cela revient à affirmer que l'homme, chrétien ou non, n'est pas juge de la portée dernière de ses actes. Nous n'avons nous-mêmes aucune certitude expérimentale concernant notre propre salut.

Si le non-chrétien peut accéder au salut par la fidélité à sa conscience, notre rôle n'est pas de lui dire qu'il est sauvé sans le savoir mais de lui révéler que Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ et que par là même il a acquis pour tous la possibilité de Le rejoindre.

Service des valeurs et conversion à Jésus-Christ

Chemins vers la Foi ?

Si Jésus-Christ est bien *le* seul chemin du salut, tout ce qui peut aider l'homme à le rencontrer doit retenir notre attention. Le service des valeurs ne serait-il pas un chemin privilégié vers une reconnaissance du Dieu fait homme ? Que représente alors le « passage à la foi » ?

Il est difficile de répondre à une telle question ! De toute façon notre réponse ne peut être faite qu'à la lumière de la foi.

« On n'en sait rien, cela ne peut se dire qu'après coup, dans une relecture à partir de la foi qui interprète un cheminement ».

En tous cas le service des valeurs ne conduit *jamais automatiquement* à la foi, comme un « escalier roulant » vous emmène à un étage supérieur ! La principale raison, c'est que la foi est avant tout la rencontre de *deux libertés*.

— *liberté de Dieu*, gratuité de son amour inlassable :

« L'entrée dans la foi ne relève, au départ, que d'une grâce de Dieu qui appelle l'homme à entrer dans sa connaissance et son amitié ».

— *liberté de l'homme* ; par conséquent tout ce qui contribue à le libérer n'est pas indifférent à sa réponse :

« L'homme est très conditionné par un tas de choses à l'heure actuelle. Seul un homme libre peut dire en pleine liberté oui, ou non, à Dieu. Il faut au moins qu'il ne soit pas trop écrasé ».

Cette libération, comme chemin vers la foi peut concerner tout un peuple.

« La conversion exige la liberté, l'émancipation, la sortie du cercle de conditionnement. Et s'il s'agit de la conversion d'un peuple (et non seulement d'un homme), il faut que ce

peuple — au moins dans une minorité agissante de ses éléments — se soit libéré de ces conditionnements. (cf. J. Dournes, *Le Père m'a envoyé*, 2^e partie, chap. III) ».

On sait combien la *libération* de l'esclavage des Egyptiens a compté dans le cheminement de foi du peuple Hébreu.

Plusieurs réponses rappellent *l'enseignement des prophètes*, et tout particulièrement celui de Jean-Baptiste.

« Dans l'Ecriture, plusieurs thèmes envisagent cette préparation du cœur : les appels à la conversion chez les prophètes, spécialement chez Jean-Baptiste, qui prépare au Seigneur un peuple bien disposé ».

« Si enfin nous revenons à l'expérience, nous constatons qu'il existe en fait des terrains favorables à la foi : par exemple, dans le groupe de jeunes du secteur, plusieurs ont fait des pas vers la foi, car ils bénéficient d'une éducation humaine sérieuse. Il faut aussi reconnaître que ces conversations sérieuses sur le sens de la vie, sur la religion, sont beaucoup plus fréquentes avec des gens qui vivent profondément les valeurs humaines (honnêteté, droiture...) qu'avec ceux qui sont dominés par leurs passions, leur « sexualité » ou par l'argent et les plaisirs ».

Mais le risque existe toujours que les valeurs soient « occasions d'idolâtrie ». La remise en question du système de valeurs adopté permet de *relativiser* ce que l'on vit, et ainsi d'ouvrir la porte à un sens nouveau de l'absolu. La rencontre des différentes cultures est bénéfique de ce point de vue.

« La cohésion de la tradition satisfaisait les gens du village habitués à vivre selon leur coutume. On n'attendait ni les chrétiens ni la colonisation, et leur arrivée concomitante a provoqué une rupture d'équilibre.

Cette remise en question de situations établies est aussi bénéfique. Elle permet de prendre conscience d'une plus réelle égalité entre homme et femme (...). Elle provoque à un sens nouveau de Dieu ».

L'ouverture à Dieu, l'attitude d'accueil, n'existent que si dans le service des valeurs l'homme prend *conscience de ses limites*.

« Pas de chemins définis (...). Il semble pourtant que pour accéder à la foi, l'homme doit passer par une valeur

indispensable : il doit prendre conscience de ses limites (le bon larron, le pharisien et le publicain, le jeune homme riche) ».

C'est souvent l'échec qui provoque l'homme à reconnaître qu'il est un être limité.

« Rencontré des incroyants — instituteurs laïcs, militants communistes — profondément découragés pour avoir tablé à fond sur des valeurs humaines : science, travail, conscience de classe. Mais pas résignés. Ces valeurs apparaissent alors comme des chemins vers quelque chose de plus grand. Ces âmes sont peut-être ouvertes à une réponse à Dieu ».

Et l'Evangile nous redit sans cesse que « celui qui est accueillant au Message de Dieu n'est pas forcément celui qui vit le mieux les valeurs ».

« Une lecture attentive de l'Evangile montre qu'une certaine prédisposition à l'accueil de la foi existerait davantage chez les pauvres, les petits et même les pécheurs qui semblent plus facilement prendre conscience de leurs faiblesses et de leurs misères et rester ainsi en état de plus grande ouverture par rapport à Dieu ».

Nous n'acceptons pas de faire du christianisme « une religion de la faille ou de l'échec » mais *le pauvre et le pécheur* nous paraissent mieux préparés à accueillir le salut de Quelqu'un d'autre que d'eux-mêmes.

« Pratiquement, pour moi, je considère cet engagement au service des valeurs comme un chemin vers la foi. Mais je ne vois pas comment on peut déboucher dans la foi. Concrètement, j'essaie d'amener à plus de générosité, de désintéressement, d'universalisme, plus de respect des personnes. Mais après ? Rien ne permet de dire que la foi se trouve au bout de ce cheminement.

« Il ne s'agit pas de mettre Dieu comme explication de l'inexplicable et bouche-trou de nos insuffisances, mais ne faudrait-il pas placer autant l'expérience religieuse au terme de certaines impasses auxquelles aboutit automatiquement l'homme qui veut se suffire à lui-même : le péché, la mort, la souffrance ?

« Je me demande si l'expérience du péché individuel ou collectif n'est pas encore plus chemin vers la foi que l'expé-

rience des valeurs, en faisant prendre conscience du besoin que nous avons d'être sauvés. Il ne faut pas méconnaître pour autant que Dieu peut être aussi reconnu à travers une réussite humaine, un certain bonheur, à travers ce qui est beau, ce qui est bien ».

Ce qui est déterminant pour un accueil éventuel de Dieu, c'est *l'attitude profonde* qui sous-tend le service des valeurs.

« La volonté ou le désir d'unification nous semble être — dans l'état actuel de notre réflexion — le seul chemin humainement discernable de la marche vers la foi authentique, ou plutôt vers le choix qu'elle suppose. Nous voulons dire que la question de la foi authentique (qui est Dieu ?) ne peut pas ne pas se poser à un être animé de ce désir d'unification.

« Que ce besoin, cette nécessité d'unification soit ou non ressenti, il nous semble que c'est la grande question que la vie pose aujourd'hui et pour longtemps à tous ceux avec qui nous vivons ici ».

Accepter de partager cette « grande question » avec le non-chrétien, dans un service commun des valeurs, c'est permettre un dialogue sur cette volonté d'unification et par là-même tracer un chemin possible vers Celui qui est pleinement Un.

Quoi qu'il en soit du chemin éventuel, la *rencontre libre* de Dieu et de l'homme demeure toujours un mystère insondable.

« En conclusion, disons que l'heure de Dieu pour le non-chrétien reste un mystère, quelque chose d'imprévisible. Le chrétien, à côté de lui, vit la même existence humaine, sollicité par les mêmes valeurs. Mais par le sérieux qu'il y attache il porte témoignage de ses raisons profondes de vivre, proposant ainsi sa foi aux non-croyants, demeurant attentif à toutes les possibilités offertes pour en rendre compte. La réponse des non-croyants reste encore une fois le secret de Dieu ».

Nouveauté de la Foi

La nouveauté radicale du « passage à la foi », c'est la *rencontre de Quelqu'un* qui est vivant.

« A travers des gens qui ont abouti à la foi, je dirai que ce qui est en jeu, de fait, c'est la rencontre de Jésus-Christ, mais que cette rencontre de Jésus-Christ connu et

aimé aboutit à une expérience unique, originale que ne peut se représenter celui qui ne l'a pas. De l'extérieur on ne peut l'entrevoir réellement ».

Il est le centre de la vie.

« Depuis peu je peux dire que je crois en Jésus-Christ, dit X., et il explique qu'il a pu dire ça le jour où il a compris que Jésus-Christ pouvait être le centre de sa vie et de son désir d'être heureux et de comprendre le monde. Avant il ne voyait comment concilier tout ça. Mais certainement son expérience de responsable jociste l'a aidé à cheminer ».

Il est la parfaite réussite de l'homme.

« C'est là qu'intervient la rencontre du Christ, l'homme parfait, le seul qui ait réussi sa vie d'homme. Mais attention, il n'y a pas là d'accrochage automatique : des convertis et des incroyants en ont témoigné ».

Il est le Seigneur qui appelle.

« Chez Pierrette, le jour où, aux alentours de Noël, après un cheminement déjà long, elle a pardonné à une camarade de travail une crasse assez grosse « à cause du Christ ». C'était chez elle non pas une obligation morale mais la réponse à un appel perçu par elle comme venant du Seigneur. Elle aurait refusé de répondre à cet appel, tout était fini ; comme si Abraham avait refusé de partir, Moïse d'aller trouver Pharaon et Isaïe de dire « me voici ». »

« L'élément nouveau, c'est que Jésus est découvert confusément comme le Seigneur, et qu'on essaye de le découvrir et de répondre à ses appels dans la vie. C'est un peu le dialogue que rapporte Jean : « Où habites-tu ? — Venez et voyez ». »

Cette reconnaissance de Jésus-Christ, elle est un *don de Dieu*, don gratuit et libre.

« La foi est un don personnel et gratuit de Dieu. Don personnel, c'est-à-dire un don qui tient compte de son être propre, de sa situation, de sa personne. Mais don gratuit, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de lien de dépendance entre ce qui est donné et celui qui le reçoit. Seul l'amour de Dieu en est à l'origine ».

Même si le terrain a été préparé, la conversion est toujours un *don du Père*.

« Il ne suffit pas de faire prendre conscience des valeurs vécues ; le Christ n'est pas logiquement au terme de cette prise de conscience. Cette prise de conscience « prépare le terrain », mais il faut une conversion qui est don de Dieu, et nous sommes là moins pour la susciter que pour la découvrir et l'orienter ».

Les uns qualifient l'accueil de ce don comme un « saut brusque », d'autres comme une « illumination intérieure ». Tous reconnaissent que cela n'entraîne pas le « sacrifice des valeurs humaines », mais que toutes ces valeurs sont restées dans une *lumière nouvelle*.

« Un brave et pauvre type, conscrit des classes en 9, ivrogne invétéré, mort d'alcoolisme. Il se savait mourant, et on discutait de Jésus-Christ à partir de ce qu'on avait ensemble vécu de plus fort : de bons casse-croûte entre bons copains. Et je lui ai donné un aperçu du Royaume comparé à un grand banquet, dans l'amitié totale, avec Jésus-Christ au milieu. Il accueillait ça avec émerveillement : c'était vraiment pour lui une révélation, le passage à une dimension nouvelle ».

Cette vision renouvelée de toutes choses dans la rencontre avec Jésus-Christ est une conversion intérieure qui doit se manifester. *L'entrée dans l'Eglise*, la vie en Eglise, est le signe par excellence de cette rencontre.

« La rencontre avec Dieu transforme toute la vie, de l'intérieur, à la manière d'un amour vécu qui transforme la vie de deux êtres, intérieurement, invisiblement. Transformation visible cependant à un certain nombre de signes extérieurs (...). Le signe visible de la rencontre de Dieu, c'est la vie en Eglise, communauté des croyants ».

Dans l'ensemble nous connaissons très peu de « convertis » et ça nous pose question.

« Il nous est difficile de suivre le cheminement de tel ou tel converti, d'un passage à la foi conscient. Nous ne sommes pas témoins dans le secteur de gestes flagrants et évidents de conversion chez telle ou telle personne. Mais on ne peut pas dire non plus que la pratique (ce n'est pas le seul critère bien sûr !), un certain accueil des gens, une certaine

attitude vis-à-vis de l'Eglise n'aient pas évolué. Est-ce de la conversion ? ceci est autre chose ? ».

Une autre équipe note dans le même sens.

« Un tel passage à la foi n'est-il pas finalement terriblement rare. Que deviennent là-dedans tous les graves gens du dimanche : en tout cas ils vivent ça d'une façon plus humble, moins fracassante ».

La conversion à Jésus-Christ n'est pas seulement le saut brusque du choix. Elle est aussi cet accueil permanent d'un amour inlassable dont la routine risque toujours de cacher la *nouveauté quotidienne*. Un moyen privilégié pour lutter contre cette routine et ainsi continuer aujourd'hui de « passer à la foi » est peut-être de chercher à découvrir comment, pour nous-mêmes et pour les gens de nos secteurs, le service de l'homme nous permet de mieux connaître (au sens de naître-avec) Celui qui a servi jusqu'à donner sa vie.

Evangelisation et service de l'humanité

Exigences d'engagement pour tout baptisé

Dans ce dernier chapitre, après avoir noté les exigences d'engagement pour un chrétien, nous parlerons du rôle de l'Eglise dans la construction du monde. Enfin nous essaierons de voir quel lien existe entre le service des hommes et l'annonce de l'Evangile.

Le premier motif d'engagement pour le chrétien comme pour le non-chrétien, c'est la *vocation humaine* commune à tous.

« On s'engage parce qu'on est un homme, appelé à construire la cité des hommes. Parce qu'on cherche, étant dans le même bain, la réponse à nos questions et à nos inquiétudes ».

Même si la foi donne une « coloration particulière » à l'exigence de service, il est important de ne jamais court-circuiter tout le poids humain de notre engagement.

« Personnellement j'évite tant que je le peux de présenter le respect de ces valeurs comme une exigence de la foi. Il ne faut pas réduire la foi à une simple morale. Il me semble que ces valeurs s'imposent à nous, tout simplement parce que nous sommes des hommes. A l'A.C.O. dans les révisions de vie, j'essaie toujours de faire peser toute la densité humaine de ce qui est vécu en commun par les incroyants comme par les chrétiens. Dans un deuxième temps de la réflexion, on cherche quelle coloration particulière la foi et la perspective religieuse donnent à tout cet humain ».

En fait ce motif « humain » n'est pas indépendant de notre foi, pour la bonne raison que, pour nous, l'origine de l'homme se trouve en un Dieu Créateur. C'est Lui qui appelle l'homme à se dépasser. Le chrétien doit avoir à cœur de *répondre*.

« Effort de lucidité pour que cette démarche vers le monde ne soit pas un truc mais une vérité (engagement A.C.O., travail des prêtres). Le chrétien ne s'engage pas pour qu'il soit dit que..., mais parce qu'il a réalisé que le plan de Dieu sur les hommes est exigence de justice, de vérité, d'unité ».

Et nous répétons sans cesse aux chrétiens que la *vérité du service de Dieu* passe toujours par le service des hommes.

« Nous leur répétons à temps et à contre-temps que leur foi risque de n'être que des mots, et leur pratique religieuse une évasion, si elle ne passe pas dans leur vie.

« Sans employer le terme « valeur », qui reste mystérieux pour eux, nous leur disons que c'est par là que doit normalement passer le témoignage que nous avons tous à donner. Nous les invitons avec nous à la participation à la vie des hommes (famille, travail, vie sociale, loisirs, options politiques et syndicales, paix).

« Nous les invitons à puiser auprès du Christ présent dans son Eglise, spécialement dans l'assemblée eucharistique mais aussi dans les rencontres des chrétiens, l'Amour de Dieu qui nous avons mission de répandre ».

De plus, la *fidélité au baptême* engage le chrétien à se conformer toujours davantage à Celui qui nous montre le chemin.

***Rôle de l'Eglise
dans la promotion
historique
de l'humanité***

« Que nous apporte pour cela notre participation au Christ ? Pas de solutions toutes faites. Peut-être tout simplement un esprit, son Esprit ; et dans cet Esprit une vision de l'homme plus profonde, une vision du monde orientée jusqu'à son terme.

« La certitude que celui qui prend ces chemins (béatitudes) sera obligé, sous peine d'être, comme le dit Jean, « un menteur », de poser des actes concrets, humains, qui orienteront la création qui gémit vers son achèvement vrai ».

Par l'incarnation, tout homme est pour nous un frère en Jésus-Christ. Nous devons œuvrer pour construire cette *fraternité universelle*.

« Etre fidèle à Jésus-Christ, c'est être plus que quiconque en action pour plus de fraternité. Par là nous avons à être fidèles à la démarche de Jésus-Christ qui a planté sa tente parmi nous, afin de nous unir tous en un seul corps ».

Pour *bâtir le Royaume* aujourd'hui, le Christ a besoin de nous.

« Le chrétien donné sincèrement à Jésus-Christ veut que Jésus-Christ à travers lui continue son mystère. Et ce mystère est essentiellement l'Alliance entre Dieu et l'humanité, un amour prévenant pour l'humanité. Le chrétien, éclairé par sa foi sur ce dessein d'amour de Dieu, ne peut que vouloir entrer lui-même dans ce dessein et donc mettre toute sa personne au service de l'humanité ».

Croire que dès maintenant le « germe » de ce Royaume est parmi nous, nous invite à collaborer avec tous les hommes pour assurer sa pleine croissance.

« Comme tous les hommes, les chrétiens participent à la construction du monde. Ils savent qu'en servant l'homme aujourd'hui, en prenant leur place dans l'univers, en recherchant la communion entre les personnes, ils construisent le Royaume aujourd'hui ».

Une première démarche consiste à regarder le passé pour voir comment l'Eglise s'est comportée dans cette histoire et a été, ou non, source de progrès pour l'homme.

Pour les uns son rôle *positif* apparaît clairement.

« L'Eglise a toujours joué un rôle de civilisation. Il est

dans la nature même de l'Eglise, sacrement du Christ, d'être « levain dans la pâte », c'est-à-dire de se réaliser dans toutes ses dimensions spirituelles voulues par Dieu, spirituelles et temporelles à la fois : pas d'une façon successive (civilisation puis évangélisation) mais impliquées l'une dans l'autre pour l'homme total voulu par Dieu ».

D'autres sont plus sensibles à l'aspect *négatif* et souhaitent qu'elle s'en tienne désormais à *éclairer les consciences*.

« (Ce rôle) ne me paraît pas évident du tout. On est sensible à l'Eglise « opium du peuple ». Ce n'est pas elle qui a promu la justice sociale ou fait avancer la science.

Par ailleurs je pense que l'Eglise n'a pas, en tant que telle, à organiser la cité temporelle. Elle doit *éclairer* les consciences, promouvoir des hommes de plus en plus libres pour aimer.

« Sa tâche est de proclamer, contre vents et marées du péché des hommes et d'elle-même, cet amour-agapé qui coule de Dieu à travers l'univers et doit remonter à Dieu. C'est là que l'Eglise est « mater et magistra » et peut mériter la sympathie des non-chrétiens et christianiser le monde : « Cette grande paire d'ailes qui soulève l'humanité au-dessus d'elle-même » (Taine) ».

Que l'Eglise joue un rôle de *mise en garde* quand l'homme « déraisonne » de quelque manière, cela nous paraît normal ; et malgré la peur du cléricalisme nous pensons volontiers que l'Eglise doit engager la puissante force morale de son institution quand il s'agit de « voler au secours des valeurs en danger ».

« Le rôle de l'Eglise, je le vois aussi d'abord pour « éclairer » les consciences sans se substituer à elles, comme experte en humanité, servante.

« Quand des valeurs sont vraiment menacées, prendre leur défense (culture, santé) sans les confisquer.

Au nom de quoi ? de l'importance des valeurs humaines dans le plan de Dieu.

« On sent que l'engagement du « Peuple de Dieu » en tant que tel avec sa structure et sa puissance morale est plus délicat : — risque de télescoper les structures humaines — risque de ne pas tenir compte de la diversité des situations humaines — risque de télescoper l'évolution des consciences.

« Par ailleurs, le peuple de Dieu a-t-il le droit de refuser sa puissante force morale quand des valeurs graves sont en cause ? Ne doit-il pas alors s'engager avec toute sa hiérarchie ? »

L'Eglise le fait bien quand il s'agit de la limitation des naissances.

« Pourquoi ne le ferait-elle pas davantage quand il s'agit de la bombe atomique, de la liberté religieuse en Espagne, de la chasse aux délégués, de la paix au Vietnam ? »

Ne doit-elle pas toujours aider à voir les données du problème, et en regard les exigences de l'Evangile ? ».

Mais l'Eglise ne peut se contenter de dire le droit, elle doit aussi collaborer avec tous pour « fabriquer de l'homme » ;

« Cf. Jacques Dournes dans *Le Père m'a envoyé*, page 142 : « Le travail de la Mission commence par fabriquer de l'homme ».

« Fabriquer de l'homme, c'est-à-dire travailler à faire des hommes libres, des hommes capables de décider de leur destin absolument (...), conjointement avec tous ceux qui y travaillent, croyants ou incroyants, et plus encore avec Jésus-Christ qui, par son Esprit prépare ainsi tout homme à la rencontre, le missionnaire doit, de quelque façon, lui aussi, travailler à fabriquer de l'homme. Cela fait partie de sa mission ».

Dans cette construction du monde l'apport de l'Eglise doit être vécu avant tout comme un *service humble*, à l'exemple du Maître.

« Servante inutile, l'Eglise sait qu'elle n'est nullement nécessaire au développement économique : son apport est d'un autre ordre. Dans le respect total de la liberté de chacun elle met à la disposition de tous sa longue expérience de l'homme. Ici comme ailleurs elle prolonge la présence du Christ qui fait siennes et conduit à leur achèvement les valeurs humaines et spirituelles d'un peuple et ses espérances. La présence de l'Eglise, comme celle de Jésus-Christ à Nazareth, ne peut donc être qu'une présence très humble, liée à une conscience très nette de la valeur de cette présence ».

Pour que notre collaboration n'apparaisse pas comme apport extérieur, comme « service du bout des doigts », *partager*

**Service
de l'Evangile
et service
de l'homme**

le plus possible la condition commune de ceux à qui nous sommes envoyés.

« Ce nous est un devoir de partager les préoccupations de toutes sortes qui enserrant les hommes de ce pays. Si nous sommes parfois capables d'apporter des exigences, liées peut-être à un esprit occidental, nous n'avons pas le droit de porter des jugements sur les situations ou les hommes, comme si nous étions parfaitement extérieurs. Là où nous sommes, les décisions, leurs applications, leurs conséquences nous concernent. Nous ne pouvons nous réduire à une vie en groupe fermé, mais coopérant et vivant ensemble, nous participons à cette montée humaine avec le souci de vivre ce qui inspire toute âme religieuse et que l'Evangile met en lumière : esprit de pureté et de paix, de détachement et de douceur, de pardon et de service, soif de justice et de perfection ».

Si l'Eglise doit collaborer à la construction du monde, la mission qu'elle a reçue de son fondateur, c'est de *proclamer la Bonne Nouvelle* jusqu'aux extrémités de la terre.

« L'Eglise qui dit à tout homme de bonne volonté : « Il faut aller plus loin dans la justice, la paix... que vous cherchez », remplit sans doute la mission que le Christ lui confie d'être lumière dans les ténèbres (...). Proclamer les béatitudes, c'est proclamer comment doit vivre tout homme qui veut se réaliser, mais ce n'est pas proclamer directement la Bonne Nouvelle. Cette Bonne Nouvelle exige de nous une démarche consciente : la foi au Christ ressuscité qui donne à l'homme et au monde sa taille parfaite ».

Participer à un effort commun est souvent une *condition* pour qu'un dialogue puisse s'établir et rende possible l'écoute de la Parole.

« Je ressens le désir d'annoncer Jésus-Christ mais je sais que ça ne peut pas tomber comme ça. Il faut d'abord être frère avec les gens, en dialogue avec eux. Or cette communion, pour être vraie, ne se réalisera que dans une action commune avec eux, si petite soit-elle ».

Dans ce service commun des valeurs, c'est peut-être la parole des *Prophètes* qui sera la mieux perçue et préparera l'accueil de l'Evangile.

« Dans le contexte de ce besoin de libération et de personnalisation qui travaille ce peuple, peut-être pouvons-nous lui faire entendre de quelle manière nous voyons Dieu à travers les Prophètes qui ont préparé les « anawim » du monde juif à reconnaître en Jésus-Christ la manifestation inespérée et inattendue (et cependant espérée et attendue) de l'amour de Dieu ».

Le cheminement vers la foi passe toujours par le *témoignage* du chrétien et par celui de l'Eglise.

« Nous ressentons l'insuffisance du témoignage personnel. Dans bien des cas, des relations vraies et profondes avec un non-chrétien se terminent sur l'impression qu'a ce dernier : « C'est un chic type ! ». Mais la question de la foi ne lui est pas posée, en partie, parce que ce chic type est considéré comme en marge de l'Eglise telle qu'on la voit ou se la représente. Nous ne pouvons pas vivre notre foi tout seul, répondre de notre foi par notre seule attitude : parler de mission de l'Eglise, c'est dire la nécessité du témoignage « massif », « global », « communautaire », par delà le témoignage individuel ».

Et cela nous pose question sur la qualité de notre témoignage.

« Est-il assez enraciné dans la lecture de l'Evangile et dans la lecture de notre vie afin de pouvoir discerner et faire discerner le lien qui existe entre les deux ? Faire discerner ce lien, ce n'est pas faire un chrétien, mais c'est ouvrir la porte à la rencontre du Christ ».

Accueillir avec lucidité les questions radicales que pose à notre foi la présence du non-chrétien à nos côtés nous conduit à approfondir cette foi et ainsi à mieux connaître le mystère de Jésus-Christ.

Mieux comprendre, grâce aux autres, c'est déjà évangéliser.

« L'Eglise fondée par Jésus-Christ n'a pas d'idéal temporel précis à présenter au monde : le Christ lui a demandé d'être « ferment », « levain », « lumière ». C'est dire que dans la mesure où elle est fidèle à sa mission, elle contribue vraiment à la promotion de toutes les valeurs terrestres des civilisations, races et cultures diverses. Ce n'est qu'au contact des hommes de partout, avec eux et pour eux, qu'elle peut découvrir tout le contenu, toutes les richesses du message de vie qui lui est confié ».

La réponse de l'homme à Dieu passe nécessairement par l'Eglise. Mais cette réponse n'est pas donnée d'avance. Elle doit sans cesse être *réinventée* en Jésus-Christ pour chaque temps et chaque lieu. C'est en acceptant d'être « provoqué par la vie et par son Seigneur » que le chrétien pourra contribuer à forger cette réponse.

« A temps et à contre-temps, promouvoir un certain sens de l'Eglise plus cohérent avec cette émergence de l'homme qui veut se faire. L'Eglise n'a pas la vérité toute cuite ; l'Eglise dans son existence actuelle n'est qu'un moment de la réponse à l'appel de Dieu d'un groupe d'hommes particulier. L'Eglise, provoquée aussi par la vie et par son Seigneur à la cohérence, doit s'inventer en n'oubliant rien à son tour des réalités essentielles. Ce qu'elle fut hier n'est pas automatiquement le garant de ce qu'elle doit être aujourd'hui et demain. L'avènement d'un homme-qui-veut-se-faire lui impose de revoir la conscience qu'elle a de sa mission, de même que la complexité des problèmes actuels et les contradictions qui existent en elle (quant à son rôle) et que le concile n'a pas résolues (cf. *Christus dominus*, n° 12, 3° ; *Gaudium et Spes*, n° 33, 2°) ».

Pour l'homme, répondre à Dieu c'est se construire dans toutes ses dimensions jusqu'à sa taille parfaite. Chercher à réaliser cette *unité*, de l'homme avec lui-même et avec ses semblables, c'est la vocation de tout homme. Le chrétien marche avec tous sur ce chemin de l'unité mais la lumière de l'Espérance lui donne la certitude que ce chemin aboutira.

« L'Eglise en tant que « coutumier » concurrente des autres coutumiers existant à travers le monde d'une part, et d'autre part rejetée a priori par tous ceux qui ne veulent plus d'un coutumier, doit disparaître.

« L'Eglise où quelques-uns seulement sont chargés d'élaborer la foi que doivent croire tous les autres a fait son temps. Il ne s'agit plus de fabriquer la « ferraille » qui armera le béton de l'existence des autres, mais que chacun accepte humblement, sereinement, que la foi soit la levure de son existence, que sa foi et sa vie soient en tension (cf. Ph. 3, 12-14).

« Que l'Eglise soit à travers le monde la Communauté vivante de ceux qui, comme les autres hommes, savent bien qu'ils ont eux aussi à s'unifier, à se construire tout au long

de l'histoire, et qui tentent cette unification dans la foi, laquelle n'est pas non plus un donné tout cuit, mais la certitude sans cesse remise en chantier, réexprimée.

« Il nous semble que, dans cette promotion historique de l'humanité (...), le rôle de l'Eglise soit simplement — mais c'est énorme — de fabriquer des croyants cohérents (en effort d'unification). C'est le service qu'elle a à rendre à l'humanité, celui pour lequel elle est instituée. Au lieu d'être devant ou au-dessus, en tous cas au-dehors — comme un prétendu phare ou un magistrat — qu'elle soit *dedans*, humblement mais en effort de cohérence, tant dans chacun de ses membres que dans son visage collectif. C'est alors qu'elle sera lumière, si pour de bon elle allume en ses membres — et c'est bien supérieur à se contenter de le dire — cette volonté des hommes de se faire, et de se faire dans la foi (qui n'est pas un donné tout cuit), dans une cohérence la plus universelle possible (= ne laissant rien de côté de tout ce qui est humain) mais dont ni les moyens ni les étapes ne sont donnés à l'avance ».

En Hollande, l'Eglise

Début avril, Paul Deladœuille et Bernard Lacombe ont fait un voyage d'études en Hollande, avec quelques amis. Ils nous racontent ici ce qu'ils ont découvert.

Pourquoi ce voyage ?

Parlez de la Hollande en France..., la conversation va s'orienter tout de suite sur les tulipes, les moulins à vent et les polders... Mais ce n'est pas exactement cela qui nous a conduits aux Pays-Bas ! D'ailleurs, les tulipes n'étaient pas encore fleuries !

Mais depuis quelque temps, la Hollande évoque autre chose : c'est le premier CONCILE PASTORAL, c'est le groupe SHALOM, et chacun se souvient de ce fameux reportage sur la réforme liturgique en Hollande dans le numéro de PARIS-MATCH de Pâques 1967.

Oui, l'Eglise catholique de Hollande fait beaucoup parler d'elle en ce moment. On a l'impression qu'elle prend au sérieux ce qui s'est passé à Vatican II et qu'elle est en train de vivre un véritable « aggiornamento ». C'est cette Eglise post-conciliaire que nous avons voulu rencontrer.

Notre séjour fut de courte durée (huit jours), mais grâce au précieux concours d'une amie hollandaise qui nous servit de guide et d'interprète et aussi grâce à l'amabilité de nos hôtes, nous avons eu plus de vingt rencontres

avec des prêtres ou des laïcs. Ces visites nous ont conduits à Tilburg, Utrecht, Nimègue, Amsterdam, Rotterdam... Ainsi nous avons pris un rapide mais sérieux contact avec différentes recherches du catholicisme hollandais.

Malgré les limites inhérentes à ce type de voyage, notamment celle du choix des rencontres, notre séjour nous a permis de prendre conscience que le vent qui souffle fort aux Pays-Bas ne peut être trop rapidement réduit à « une tempête dans un bénitier ». Il s'agit plutôt d'un souffle vivifiant qui semble manquer quelque peu à l'Eglise de France actuellement.

La première chose qui nous a frappés, c'est la proximité de la Hollande : Utrecht est moins loin de Paris que Lyon ou Brest... ! Les hollandais ont su mieux que nous en profiter. Depuis des siècles, peuple de navigateurs et de commerçants, ils ont voyagé à travers le monde entier. C'est sans doute ce qui explique leur facilité à parler les diverses langues européennes. Leur parfaite connaissance du français nous a rendu grand service !

Quelques traits du tempérament hollandais

Le hollandais est fortement marqué par la situation géographique, climatique et historique de son pays. N'a-t-il pas lutté contre le vent et la mer des siècles durant ? Esprit réaliste et critique, il aborde chaque événement en se posant la question : « Qu'est-ce que cela me rapportera ? A quoi cela peut me servir ? ».

Econome quand il s'agit de lui-même, il ne lésine jamais sur ce qu'il offre à autrui. Son hospitalité proverbiale est très différente de la nôtre. Le français qui accueille des étrangers se croit obligé de se mettre en frais. Le hollandais se contente de vous ouvrir sa porte ; vous êtes traités très vite comme un membre de la famille. Et l'on vous donne même la clef de la maison. Il ne cherche pas à cacher ce qu'il possède pas plus qu'à dérober aux regards des autres sa manière de vivre. Il n'a pas de volets et oublie quand il bâtit sa maison de campagne de lui donner une clôture.

Toute la vie du pays est organisée dans le cadre de structures socio-culturelles. Il existe trois groupes bien distincts : 1/3 de la population est protestante, 1/3 catholique, 1/3 humaniste (agnostique de tendance socialiste). Ce découpage se retrouve partout, dans la politique, dans le syndicat, à l'école, à la télévision...

Pendant la guerre de 1939-1945, la résistance commune nécessitant la collaboration de tous, ce cloisonnement très strict a commencé d'éclater. Le caractère tolérant et ouvert du néerlandais

s'en trouva libéré. Depuis, le rassemblement de toutes les forces vives du pays fut indispensable pour faire face à la reconversion économique exigée par la perte de l'Indonésie (1949) et la rapide augmentation démographique (en 1946 : 9 millions ; en 1964 : déjà 12 millions).

Le hollandais est un homme religieux. Il est étonnant de voir à quel point tous, y compris les jeunes, se passionnent pour les questions religieuses. Disposant de tout un éventail d'organes destinés à former l'opinion, les catholiques néerlandais ont pris l'habitude d'exprimer publiquement leurs idées en matière de foi et plus généralement sur le cours des choses dans l'Eglise. Ils le font même quand ces idées n'ont pas la fermeté du roc. Ils considèrent en effet leurs publications comme des laboratoires où grâce à cette discussion publique les réponses aux nombreuses questions posées peuvent se cristalliser (1). Ils se sentent méconnus dans leur dessein lorsqu'à Rome, sur un point quelconque d'une discussion en cours, un fragment est isolé et présenté comme « l'opinion des catholiques néerlandais ».

En lien avec cette dimension religieuse, le hollandais, même

(1) Un exemple pour marquer l'importance des mass média : il y a quelques années, Rome avait demandé de « changer de place » un aumônier de l'Université d'Amsterdam « aux idées trop avancées »... Aussitôt un mouvement d'opinion s'est formé avec une large utilisation de la presse et de la télé... Résultat : l'évêque d'Amsterdam a finalement confirmé dans ses fonctions l'aumônier en question.

La situation de l'Eglise catholique

humaniste, a un sens moral très affirmé. Cela ne se remarque pas seulement dans son attitude très digne sur une bicyclette (et il y en a 475 000 pour les 900 000 habitants d'Amsterdam !) mais encore dans son habillement toujours soigné (cravatte et boutons

de manchette de rigueur). Frugal dans sa nourriture il a le sens de ce qui est raisonnable, de ce qui convient. Il vit dans une atmosphère de respect : respect de l'inférieur pour le supérieur, du citoyen pour le gouvernement, de l'homme pieux pour Dieu.

Un premier fait rend difficile la comparaison que spontanément on veut faire entre l'Eglise catholique de France et celle de Hollande. Cette dernière fut pendant des siècles l'Eglise d'une minorité et aujourd'hui elle bénéficie encore de tout le dynamisme, de toute la ferveur (60 % de pratiquants), de l'esprit de corps propre à une telle situation. Pendant ce temps, occupant les postes les plus importants pour la vie du pays, ce sont les protestants qui connurent les vicissitudes inhérentes à une « Eglise officielle ».

Cette situation historique, et la volonté de faire reconnaître leurs droits, amena les catholiques à constituer « un bloc » dans le domaine politique et social comme dans le domaine religieux. L'un des points de cristallisation fut au début de ce siècle l'inévitable question de l'école. Elle fut la bannière sous laquelle les catholiques firent : « l'unité avant tout ». Ce déploiement d'énergie jointe à une croissance démographique (fortement encouragée par la morale catholique) fit qu'avant la dernière guerre l'Eglise catholique était devenue une Eglise bien organisée et bien assise dans la société hollandaise. De plus elle était bien vue à Rome à

cause de sa soumission inconditionnelle aux directives du Vatican.

L'éclatement de ce monolithisme lors de la résistance à l'occupation allemande en 1939-1945 fut le point de départ de la rapide évolution que nous connaissons aujourd'hui. Le premier signe en fut la volonté de démolir les murs du ghetto. Il s'ensuivit une coopération entre organisations catholiques, protestantes et humanistes. Celle-ci est effective au plan de l'assistance sociale, de la santé publique (qui joue un très grand rôle dans la vie hollandaise), des activités culturelles. Les centrales syndicales collaborent régulièrement dans toutes les affaires importantes, et certains catholiques sont membres du parti travailliste qui après la guerre rassembla tous les partisans d'une société « véritablement pluraliste ».

On s'est gardé en général de démolir des organisations catholiques existantes, mais on en a changé l'orientation. Elles s'attachent aujourd'hui à rendre des services aux catholiques tout en faisant en sorte que l'ensemble de la contribution de ceux-ci à la vie hollandaise soit d'une qualité aussi haute que possible. S'il

Une Eglise qui renouvelle ses structures

devait apparaître avec le temps que d'autres formes permettent d'atteindre plus efficacement ce but, on est tout disposé à abandonner tout ce qui existe encore d'organisations proprement catholiques.

D'une façon générale, on peut dire que les catholiques hollandais ont maintenant cessé de regarder exclusivement vers l'intérieur de l'Eglise. Cela tient surtout à l'entrée en scène d'une nouvelle génération qui veut savoir ce que

Le néerlandais ne pense jamais sans entreprendre. Il n'attend pas les conclusions du CONCILE PASTORAL pour commencer les réformes. Voici quelques exemples notés au passage :

A propos de la construction de nouvelles églises. L'accumulation de lieux de culte sous-utilisés est anachronique. L'utilisation en commun avec une communauté protestante se réalise déjà. On étudie actuellement la possibilité d'employer ces nouvelles églises pour des réunions d'associations diverses. Par ailleurs les paroisses sont regroupées et des églises fermées : c'est ainsi que la cathédrale de Rotterdam a été vendue aux enchères à une société commerciale.

A propos de la formation apostolique. Celle-ci est repensée en fonction des besoins actuels de l'Eglise, auxquels tous sont appelés à répondre qu'ils soient prêtres ou laïcs.

Un changement de nom significatif : le CENTRE NATIONAL

l'Eglise peut faire pour changer le monde.

Cet effort d'ouverture a été accompagné d'un dialogue œcuménique très loyal avec les autres églises chrétiennes. Il est même fortement question que l'Eglise catholique participe au Conseil Œcuménique des Eglises de Hollande. Au delà des simples discussions, des pas concrets ont été franchis tant sur la reconnaissance des baptêmes, les mariages mixtes, que sur diverses activités communes.

DES « VOCATIONS » s'est transformé en CENTRE D' « ORIENTATION » et ceci n'est pas seulement une question de mot. Publications et rencontres organisées par ce centre veulent aider les jeunes à devenir davantage responsables de leur avenir dans l'Eglise et dans le monde.

Les 33 petits séminaires existants sont maintenant des collèges ouverts à tous (certains établissements reçoivent aussi des filles) et la compétence des professeurs est contrôlée par l'Etat.

Les 30 grands séminaires, religieux et séculiers (la Hollande compte plus de religieux que de prêtres séculiers) sont aujourd'hui concentrés en 6 facultés de Théologie.

Le problème de la spécialisation du prêtre se pose de plus en plus. On envisage dans les nouveaux programmes, après un cycle commun de deux ans, la possibilité de choisir une des quatre options suivantes : missions extérieures, catéchèse et liturgie, pastorale ordinaire, œcuménisme.

*Une Eglise
qui s'interroge
elle-même
et qui accompagne
l'homme
dans sa recherche*

Si pour le moment on a l'impression que cette spécialisation est surtout pensée en fonction des tâches traditionnelles, cependant les contours de formes nouvelles d'exercice du sacerdoce semblent se dessiner.

Enfin, une réalisation qui nous a plus vivement intéressés, c'est la création de **CENTRES DE FORMATION PASTORALE POUR LAICS**. Un de ces centres vient d'être fondé à Breda. Il donne en quatre ans un enseignement adapté en cours du soir ou en session. Homme ou femme, marié ou célibataire, tous ceux qui veulent servir l'Eglise vien-

L'Eglise de Hollande est en train de vivre le passage abrupt d'une conception toute traditionnelle et littérale de la foi à une conception moins rigide et moins formelle. Aujourd'hui on cherche au delà des mots et des formulations, le sens et le contenu véritable du donné de la foi pour l'homme d'aujourd'hui.

Cette volonté d'explication renouvelée de la foi chrétienne est à l'origine du **CATECHISME POUR ADULTE**. 400 000 exemplaires ont été vendus pour les seuls Pays-Bas. Si on en a beaucoup parlé, personne ne prétend qu'il soit parfait. Il a eu le mérite de provoquer à la recherche et d'ouvrir les voies à une évolution ultérieure.

Dès le début de notre séjour, la rencontre avec le **CENTRE NATIONAL POUR LE MARIAGE ET LA FAMILLE** nous a placé devant cette volonté de rendre le

nécessaire y acquérir la compétence jugée indispensable.

Nous avons eu la naïveté de poser la question : « Tous ces laïcs ainsi solidement formés et servant dans les secteurs les plus divers, pensez-vous qu'ils seront ordonnés un jour, diacre ou prêtre ? » ... « Pour quoi faire ? », a répondu le théologien qui nous en parlait, l'essentiel est de pourvoir au service de l'Eglise et des hommes ; si ce service requiert que certains de ceux-là soient ordonnés un jour pour signifier que c'est Jésus-Christ, uni à son Eglise, qui suscite et envoie, pour-quoi pas ? ».

chrétien plus libre et plus responsable. Les questions de morale sexuelle, de divorce, de mariages mixtes, si difficiles à aborder en France sont traitées dans un climat très serein.

C'est ainsi que l'**EDUCATION SEXUELLE** se met en place dans les écoles catholiques en lien avec les parents. Les recherches vont se poursuivre avec protestants et humanistes.

La responsabilité de la procréation est reconnue aux époux et la notion de planning familial est acceptée. La décision quant au choix des méthodes est laissée à chacun avec l'aide fréquente et conseillée d'un médecin. On prévoit que les jeunes soient informés dès l'âge de quinze ans sur les diverses méthodes de régulation des naissances.

A propos du **DIVORCE**, on refuse le formalisme des lois actuel-

lement en vigueur : les lois canoniques sur l'indissolubilité du mariage ne sont pas capables de décider de la responsabilité ni de la liberté de ceux qui contractent mariage. Partant de ce fait, des juges ecclésiastiques (celui qui nous parlait en était un) se voient souvent dans l'incapacité d'apprécier avec exactitude la rupture du premier lien. Ils préfèrent mettre la norme juridique au service d'une attitude pastorale plus respectueuse des personnes intéressées, quelle que soit leur décision finale. Dans certains cas, où il n'est pas possible de prononcer la nullité du premier mariage, après l'accord de plusieurs prêtres engageant leur responsabilité pastorale, les juges déclarent « ne pas pouvoir mettre de barrière à un nouveau lien ». Ils lèvent ainsi l'obex à la participation aux sacrements.

En juin 1966 un canoniste a dit en public ce qui jusqu'alors ne se murmurait que de bouche à oreille. Selon lui, l'Eglise n'a plus à s'occuper du statut juridique, c'est-à-dire de la validité ou de la non-validité du mariage. La tâche de l'Eglise c'est d'entourer de sollicitude pastorale tout mariage conforme à la loi civile en vigueur. Pour l'instant ce point de vue fait encore l'objet de débats animés.

Les MARIAGES MIXTES (protestants-catholiques) représentent plus de 20 % des mariages. La déclaration des évêques hollandais que nous rapporte le numéro 310 des I.C.I. a confirmé ce qui nous a été dit à Tilburg : « Quand le mariage est célébré au cours d'une célébration eu-

charistique et que le conjoint non-catholique exprime le désir de communier, cela lui est possible à trois conditions : qu'il soit baptisé, qu'il puisse s'associer à la croyance de l'Eglise catholique sur l'eucharistie, qu'il ait accès dans sa propre Eglise à la célébration de la Cène ». Quelle que soit notre attitude critique devant une telle position, reconnaissons que la sollicitude pastorale des personnes est mise au premier plan des décisions de l'épiscopat.

Nous avons rencontré M. Bee-mer, professeur de théologie morale à la faculté de Nimègue. Il a été un des rédacteurs du premier rapport présenté au Concile pastoral sur « L'AUTORITE », « Il faut, nous a-t-il dit, mettre fin à la conception pyramidale de l'autorité : pape, évêque, prêtre, fidèle. Vivre en vérité la co-responsabilité de tout le Peuple de Dieu, c'est cela que veut mettre en route le Concile pastoral ».

Il nous a parlé également de l'autorité de l'Eglise en matière morale : « L'Eglise enseigne la foi et les mœurs mais son enseignement sur les mœurs est d'un autre ordre que celui sur la foi. L'Eglise n'a pas de réponses une fois pour toutes aux questions morales. Seules celles qui sont en cohérence immédiate avec la révélation tombent sous le magistère : par exemple, l'égalité entre les hommes, l'existence de la conscience morale, le temps historique reconnu comme « linéaire » et non « cyclique »... Nous croyons aux valeurs comme tous les autres hommes et ce n'est pas sur ce niveau qu'il faut

chercher nos différences. C'est au contraire le meilleur terrain de dialogue et d'échange. Cependant, et c'est là sans doute que nous nous révélons chrétiens, nous ne croyons pas aux valeurs pour

leurs seules qualités intrinsèques, mais parce qu'elles ont été vécues par un être unique, en des événements uniques, et que nous reconnaissons comme décisifs dans l'histoire de l'humanité ».

Une Eglise en Concile

Prendre au sérieux ce qui s'est passé à Vatican II, ce n'est pas créer des bureaux d'études qui transmettront leurs directives à un peuple passif ! C'est tout le Peuple de Dieu qui doit prendre en charge le renouveau de l'Eglise. Le CONCILE PASTORAL (2) qui se déroule actuellement aux Pas-Bas met en application cette vérité. Plus de 12 000 groupes de discussions d'une dizaine de personnes se réunissent tous les mois pour préparer les Assemblées générales. Toutes les tendances peuvent s'y exprimer très librement. Les diverses Eglises ainsi que les membres du Judaïsme y envoient leurs représentants. Des observateurs délégués par les groupes de conception humaniste participent également à ces échanges.

Chaque diocèse a en outre une boîte postale où tout le monde peut adresser ses suggestions, poser des questions, donner son opinion.

Environ 70 organisations et associations collaborent au Concile.

(2) Nous avons été reçus au secrétariat du Concile à Rotterdam. Un simple fait manifeste d'emblée l'esprit d'ouverture : le documentaliste qui nous a reçus nous a dit avoir exercé le sacerdoce pendant près de 25 ans ; il est aujourd'hui marié et continue de travailler au service de l'Eglise dans ce bureau du Concile.

L'Assemblée plénière se compose de tous les évêques et de membres élus : prêtres, religieux et laïcs. Quelques membres sont désignés par l'épiscopat. Les assemblées plénières, comme celle qui vient de se dérouler en avril 1968, sont publiques : ainsi c'est au grand jour que tout le Peuple de Dieu se propose de renouveler le visage de l'Eglise pour la mettre au service de tous.

Il nous apparaît important de souligner le lien étroit qui unit la REFLEXION THEOLOGIQUE à cette transformation des structures. Le sérieux de cette réflexion est bien connu en France par la réputation du professeur Schillebeeckx. Mais il est loin d'être le seul..

A Nimègue nous avons été reçu par le professeur Schoonenberg, spécialiste en Christologie. Il a le mérite de promouvoir une christologie ouverte et dynamique ainsi que le marquent ces quelques extraits de notre entretien :

« La signification de Jésus-Christ doit être exprimée d'abord de manière très pratique : le Christ est avant tout APPEL à agir... Je ne puis interpréter la personne de Jésus sans parler de Dieu : il faut savoir ce que veut dire le mot « Dieu » quand on parle de Lui, c'est essentiel... On a beaucoup réfléchi l'union hypo-

*Vers de
nouvelles formes
de
présence au monde ?*

statique sous l'influence de la pensée grecque. On n'a pas assez réfléchi ce que signifie la DIVINISATION de l'homme Jésus : or, c'est ce qui nous concerne en tout premier lieu... Il faut admettre et promouvoir une pluralité de christologies ; le Verbe

incarné ne peut être rejoint que par des regards convergents et de plus en plus nombreux et de plus en plus divers ».

Il nous a rappelé avec force que « le seul et vrai Jésus vivant aujourd'hui est le Jésus eschatologique ».

Plusieurs fois lors de notre séjour, après telle ou telle rencontre, nous nous sommes posés la question : « Est-ce que tout cela n'est pas simple feu de paille ? » et plus souvent encore : « L'Eglise de Hollande ne s'occupe-t-elle pas trop d'elle-même pour se rendre plus présente... plutôt que de se mettre dès maintenant et résolument au service de l'homme ? ».

Oui, c'est vrai que l'Eglise de Hollande vient de loin et qu'elle a encore beaucoup de chemin à parcourir. Mais nous pensons que le dynamisme qui l'habite ne lui permet plus de revenir en arrière. Plusieurs indices laissent augurer un renouvellement encore plus radical dans les années à venir.

L'introduction très large des sciences humaines dans la recherche pastorale et dans ses applications doit contribuer à cette remise en cause du style de sa présence. Psychologues, sociologues, économistes... sont mis à contribution à tous les niveaux. Faut-il étudier comment l'évêque doit exercer l'autorité ? On fera appel à des théologiens, bien sûr, mais on demandera d'abord aux spécialistes des sciences humaines de mener une enquête, de faire un état de la question, et de participer à l'élaboration de la réponse.

Faut-il chercher une réponse au malaise actuel du clergé, on commencera par une enquête auprès des 11 000 prêtres hollandais. Enquête qui tout en respectant l'anonymat pose des questions très personnelles sur la manière de vivre sa foi et d'exercer son ministère. 8 000 prêtres ont envoyé leurs réponses. Nous aurons l'occasion d'en connaître les résultats qui seront rendus publics à l'automne 1968.

Dans cet esprit a été créé à Nimègue l'INSTITUT DE PASTORALE. A sa tête, un bureau de neuf personnes comprend trois théologiens, trois psychologues, et trois sociologues.

Mentionnons également le GROUPE 2000 : il réunit un nombre important de spécialistes divers qui s'interrogent scientifiquement sur le monde de demain et sur le nouveau visage de l'Eglise à inventer. Prospective et futurologie sont prises au sérieux à cause des répercussions et des changements qu'elles font apparaître comme nécessaire dès aujourd'hui.

Ce rôle des sciences humaines nous l'avons retrouvé dans la recherche de présence de l'Eglise au monde industriel. Partant d'une présence officielle dans l'entreprise et d'une pastorale traditionnelle de catéchèse, de visi-

tes, de réunions avec ouvriers, employés ou cadres, les responsables, prêtres et laïcs, réfléchissent au phénomène industriel pris comme un tout. Quel homme nouveau est façonné par l'entreprise dans un monde industrialisé ? Ils cherchent quelles responsabilités a l'Eglise dans la mise en place des structures de l'entreprise... Par contre, à Amsterdam, dans une ligne différente et plus proche que celle que nous poursuivons en France, quelques religieux commencent à partager le travail et la vie ouvrière...

Le groupe SHALOM, né vers la fin de 1963, est significatif de réalisations possibles de nouvelles formes de présence. Le groupe central comprend une trentaine de personnes (ecclésiastiques et laïcs de diverses confessions). Ces personnes qui restent membres actifs de leur propre Eglise exercent des professions variées. La recherche œcuménique est orientée avant tout vers le service du monde. Les membres du groupe sont engagés dans un grand nombre d'activités : depuis les discussions avec des groupes d'étude, des publications à gros tirage... jusqu'à l'action politique. D'autres groupes sont constitués ailleurs mais ne prennent pas le nom de SHALOM : ceci pour marquer que SHALOM se refuse à être un mouvement ayant une organisation structurelle déterminée.

Enfin l'Eglise de Hollande a le souci très fort de s'engager de plus en plus dans la coopération avec le Tiers Monde : la session actuelle du Concile pastoral traite

de cette question. Il nous faudra être attentifs aux efforts qui suivront...

Voilà. Nous avons bien conscience qu'un tel voyage est loin de nous donner un visage complet du catholicisme hollandais. Ceux que nous avons rencontrés ne représentent pas la grande masse des pratiquants, ils occupent des postes de responsabilité dans l'Eglise où ils ont une grande influence. Tous savent bien que le catholicisme hollandais traverse « une crise de croissance », et que cette crise ne peut se faire sans erreurs ni déchirements. Mais n'est-il pas plus sain d'accepter de regarder la situation en face, d'aborder les problèmes tels qu'ils se posent, d'appeler un chat un chat ?... même si ce ne sont des problèmes aussi délicats que la crise du ministère sacerdotal, le divorce, l'autorité dans l'Eglise... Tout cela se fait avec sérieux, avec le souci de ne jamais dissocier la réflexion et l'étude des applications concrètes. Chaque fois l'épiscopat, ou l'un de ses membres est partie prenante. Quand on pense aux caricatures et aux critiques trop faciles que nous faisons face à une telle recherche... ! Plus que tout nous avons été frappés par le CLIMAT DE LIBERTE que nous avons rencontré partout. Des oppositions, il y en a... mais pas d'esprit de clocher, ni de batailles d'idéologies, fussent-elles pastorales ou missionnaires.

L'Eglise de Hollande a quelque chose à nous dire...

Paul Deladœuille,
Bernard Lacombe.

Les Indiens

En mai dernier, au milieu des événements que nous savons, dans une réunion du comité de rédaction de la Lettre aux Communautés, comme nous nous interrogeons sur une chronique, J.F. Six a proposé les Indiens. Mais nous le laissons s'exprimer.

Quels indiens ? On emploie le terme pour les survivants des tribus qui se trouvaient en Amérique du Nord ; on l'emploie aussi, depuis vingt ans, pour les habitants de l'Inde ; et aussi pour des millions d'hommes qui continuent de peupler l'Amérique du Sud. Mais on pourrait presque l'utiliser, ce terme, comme synonyme de pauvreté, de misère, d'écrasement. Et cela depuis tant d'années ! Un exemple : il y a cent dix mille Indiens en Californie quand, en 1850, on découvre l'or ; dix ans plus tard, il n'y a plus que dix mille Indiens, les cent mille autres ont été exterminés, victimes des blancs qui se ruent sur l'or ; ceux qui restent sont chassés des lieux où ils vivent, traqués, parqués dans des réserves hâtivement constituées. Un autre exemple : le massacre des Arméniens, il y a cinquante ans.

Ces génocides brutaux, on pensera qu'il s'agit du temps passé et que ces mœurs sont révolues. Et les Kurdes ? Et les Biafraïses ? Et le Vietnam ?

Mais n'y a-t-il pas danger pour nous, en stigmatisant l'attitude américaine par exemple, d'oublier que des Indiens existent en d'autres lieux et que nous avons nous-même tellement tendance à nous comporter envers certaines minorités comme envers des « Indiens » ?

Des Indiens, de vrais Indiens, existent aujourd'hui et ils sont traqués et exterminés aujourd'hui. Les événements de mai ont fait oublier l'information qui a été donnée, en avril, selon laquelle, au Brésil, on était en train de commettre un génocide envers les Indiens de l'Amazonie. Ceux-ci qui étaient au moins deux millions à l'arrivée des Portugais, il y a 4 siècles, et qui devraient donc être bien plus nombreux encore en 1968, ne sont plus que 80 000. Jusque là, on invoquait toutes sortes de raisons naturelles pour expliquer l'extinction de cette race ; il y avait bien eu,

jadis, des massacres organisés par les Blancs qui arrivaient et défrichaient ; mais, disait-on, le S.P.I. (Service de protection des Indiens) créé par Rondania et pris en charge par le gouvernement brésilien, avait mis bon ordre : il empêchait le vol des terres et des richesses des Indiens ; il protégeait les Indiens contre les colons qui voulaient en faire des esclaves.

Et puis, en mars, le scandale, qu'on essayait d'étouffer, éclate. Un journal de Rio publie des photos de massacres et révèle comment s'accomplissait l'extermination progressive des Indiens.

Le S.P.I. avait rapidement fait cause commune avec les « fazendeiros » les propriétaires de fermes, et avec les « seringueiros », les extracteurs de caoutchouc. Ses agents utilisèrent la confiance que les Indiens avaient mise en eux pour les remettre aux mains des assassins. Ceux-ci n'hésitaient pas devant les moyens : bombardements par avion, dynamite, fusillades, mitraillages et jusqu'à la

propagation de maladies : un pasteur américain qui vient de vivre deux ans dans la région a affirmé que les Indiens du Mato-Grosso avaient été exterminés par des chasseurs et des propriétaires qui leur avaient donné « des aliments contaminés par des virus de variole et de typhus ».

Le ministère de l'Intérieur du Brésil fut obligé de reconnaître les faits. La première mesure fut de dissoudre le S.P.I. et de le remplacer par la Fondation Nationale des Indiens (F.N.I.) dont les objectifs sont les mêmes que le S.P.I. :

- respecter la personne et les communautés indiennes,
- garantir la possession de la terre et des richesses actuellement aux mains des Indiens,
- préserver la culture indienne,
- fournir toute assistance, en particulier l'éducation,
- protéger les Indiens contre les ambitions particulières.

Mais les dirigeants brésiliens cachent mal leur pessimisme : à qui se fier pour protéger efficacement les Indiens de toutes les convoitises dont leurs richesses sont l'objet ? et à qui les Indiens vont-ils désormais se fier ?

Voilà les faits. Les réactions ? L'ensemble des Brésiliens : ils ont été stupéfaits et indignés. Les ethnologues : il est intéressant de noter les raisons qu'ils donnent de leur indignation dans une lettre qu'un certain nombre d'entre eux — en particulier Claude Lévi-Strauss — a envoyée au Président de la République du Brésil :

« Par leur attachement tenace à des modes d'existence qui furent ceux de l'humanité pendant des dizaines et des centaines de millénaires, ces peuples ne nous donnent pas seulement une haute leçon morale. Ils nous offrent par leur sacrifice l'unique chance de connaître notre nature véritable, avant que le tourbillon de la civilisation mécanique qui nous emporte ne l'ait défigurée à jamais ».

Les signataires ajoutent que le châtimement des coupables « que requiert à juste titre la conscience universelle ne suffit pas. Ce drame doit donner à chaque individu l'occasion de rentrer en lui-même, et de comprendre qu'à défaut de respecter l'homme dans ses formes de vie les plus humbles... c'est l'humanité elle-même que nous déshonorons et que nous exposons aux plus grands périls ».

Le respect « de l'homme dans ses formes de vie les plus humbles » est lié au respect des minorités. Dans un livre qui vient de paraître *LES LIBERTES À L'ABANDON* (Paris, Seuil) Roger ERRERA écrit qu'une Société est jugée : « à la façon dont elle considère et traite les minorités qui vivent dans son sein » (p. 145). Il ajoute : « Une fois acceptés les déclarations généreuses et les principes généraux, on découvre que rares sont les sociétés qui ont résolu de manière satisfaisante les problèmes posés par leurs minorités, quelles que soient celles-ci ». Et il donne trois exemples des attitudes sociales françaises

en ce domaine : le sort, en France, des objecteurs de conscience, celui des étrangers et celui des tziganes.

Les objecteurs de conscience remettent en question des idées unanimement reçues par l'ensemble de l'opinion : « La conception française de l'égalité confondue avec la quête inlassable de l'égalitarisme de façade, la mystique du service militaire universel obligatoire amenant ceux qui voudraient s'y soustraire à être considérés comme des traîtres en puissance, des lâches, ou mieux, des faibles d'esprit. On saisit ici les résultats combinés du jacobinisme qui imprègne l'enseignement public et d'une certaine tradition catholique : il est significatif, ici encore, que ce soient des pays protestants qui aient, les premiers, accordé un statut aux objecteurs » (pp. 148-9).

En 1962, dans le premier débat sur le projet de statut, M. Claudius-Petit avait, à l'Assemblée Nationale, posé la question de l'objection sur son vrai terrain : celui de la liberté de conscience ; il avait dit, en effet : « La démocratie n'est vraiment parfaite que lorsque les minorités les plus petites se sentent protégées ».

Et le 24 juillet 1963, lors du second débat, M. René Capitant s'était exclamé : « Le problème que vous avez aujourd'hui à trancher, c'est celui de la liberté religieuse. La liberté religieuse, en effet, n'est pas seulement le droit de professer des croyances dans le silence de sa conscience, c'est aussi le droit de conformer ses actes à ses convictions ».

Le 24 juillet 1968, quatre ans plus tard, dans la discussion sur l'amnistie pour « les infractions commises en relation avec les événements d'Algérie », M. Claudius-Petit et M. Capitant, Garde des Sceaux, essaieront, EN VAIN, de faire voter par l'Assemblée l'amnistie des objecteurs de conscience.

Quant aux étrangers qui résident en France, on sait combien une certaine passion demeure à l'encontre de ceux qui sont « juifs allemands » par exemple. On n'oublie pas non plus que des expulsions ont eu lieu fort récemment. Il faut rappeler un document : une déclaration commune des autorités religieuses faite le 23 juin 1968 :

« A propos de l'expulsion des Etrangers.

A l'occasion des événements récents, un certain nombre d'étrangers ont été expulsés. Sans discrimination suffisante, sans même faire de distinction entre manifestants et spectateurs, des étrangers ont été reconduits aux frontières.

Autant des mesures de sécurité sont compréhensibles en période de troubles, autant la personne humaine et la famille gardent-elles imprescriptiblement leurs droits.

Nous avons envers ceux qui viennent en aide à notre économie au moins un devoir de justice ; envers des hommes et leur famille un devoir d'humanité.

1. C'est pourquoi la procédure d'urgence qui a été appliquée en l'occurrence ne laisse pas d'être inquiétante dans sa forme et ses conséquences :

— Elle apparaît comme une

mesure de rétorsion qui ne permet pas aux intéressés de faire entendre leur cause ;

— Elle compromet la sécurité et l'avenir d'hommes et de familles qui du jour au lendemain perdent situation et logement pour retomber dans un état plus précaire qu'auparavant ;

— Elle accentue le désarroi de la plupart des étrangers présents sur notre territoire qui ont ressenti — parfois jusqu'à la panique — leur insécurité en ces moments troubles ;

— Elle réveille des attitudes latentes de xénophobie et de racisme, qu'elle risque d'aggraver.

2. Ces événements font apparaître l'urgence d'une législation donnant aux étrangers un minimum de garantie contre toutes mesures arbitraires.

3. Enfin, les motifs allégués pour justifier les mesures d'urgence soulignent la nécessité d'associer de plus en plus les étrangers à toute la vie sociale des pays d'accueil, selon des modalités qui sont à définir. Ainsi serait éliminé, peu à peu, ce sentiment d'isolement et de non-appartenance à quelque société que ce soit.

A l'heure où des aspirations à plus de justice et de respect de la personne humaine se font jour, aucun homme ne saurait rester indifférent à ce problème ».

Et les tziganes ? Des siècles de persécution et de répression. Le génocide, si peu connu, de 500 000 d'entre eux par les Nazis. Et comment ne pas les évoquer, ces tziganes, devant le désir de créativité que les jeunes ont exprimé dans les journées de Mai, ces tziganes dont un savant, Luc de Heusch, écrivait en 1961, dans

un mémoire de l'Institut de Sociologie de Bruxelles :

« Ils sont le dernier symbole d'une protestation absolue à nos divers modes d'enracinement. Ils vivent intensément une certaine forme de liberté dont nous sommes définitivement frustrés. Ils se meuvent souverainement. Ils déjouent toutes les embûches bureaucratiques modernes, refusant de donner prise à tout ENROLEMENT, refusant même d'écrire et de lire leur propre langue. Victimes de choix de tous les oppresseurs racistes, ils refusent quant à eux d'exploiter leurs semblables. Leur économie est fondée sur la consommation généreuse des richesses, l'exaltation de l'instant, non sur l'avenir, la thésaurisation, cette avarice suprême des sociétés riches, des sociétés « tirelire ». »

« Ils se meuvent souverainement ». C'est cette idée de souveraineté que J.-P. Sartre a exprimée dans un article intitulé :

L'IDEE NEUVE DE MAI 1968 (NOUVEL OBSERVATEUR, 26 juin 1968) :

« Ce que je reproche à tous ceux qui ont insulté les étudiants, c'est de n'avoir pas vu qu'ils exprimaient une revendication neuve, celle de souveraineté. Dans la démocratie, tous les hommes doivent être souverains, c'est-à-dire pouvoir décider, non pas seuls, chacun dans son coin, mais ensemble, ce qu'ils font. Dans les pays occidentaux, cette souveraineté existe sur le papier : tous les Américains, y compris les Noirs, sont souverains puisqu'ils ont le droit de voter. Mais elle est refusée dans les faits et c'est pour

cela qu'apparaît la revendication d'un « pouvoir » — pouvoir noir, pouvoir étudiant, pouvoir ouvrier ».

Le 10 décembre 1948, l'Assemblée générale des Nations-Unies adoptait la déclaration universelle des Droits de l'Homme. C'était au lendemain d'une guerre où les deshumanisations s'étaient donné libre cours et où les habitants de notre planète découvraient avec stupeur jusqu'où l'homme pouvait régresser. Et ceux qui avaient vingt ans en 1948, c'étaient Martin-Luther King, Camillo Torrès. Et ceux qui sont nés en cette année 48 ont aujourd'hui 20 ans : ils sont ouvriers, étudiants à Prague, à Sao Paulo, à Tokio, à Dakar, à Athènes.

Dans un article VINGT ANS APRES LA DECLARATION, LE MONDE DIPLOMATIQUE d'avril 1968 fait un bilan de l'état de l'homme aujourd'hui. Qu'il suffise d'en donner les gros titres. Europe occidentale : une situation normale sauf en trois pays : Espagne, Portugal, Grèce.

Etats-Unis : légalement recon-

nus, les droits des Noirs se heurtent encore à l'opposition de la société.

Amérique Latine : une longue liste de violations qui frappent l'ensemble du monde paysan.

Afrique du Sud : le renforcement de l'apartheid depuis vingt ans prend l'allure d'un défi.

Europe de l'Est : un bilan positif sur le plan social mais négatif dans le domaine des droits politiques.

Fin avril se réunissait à Téhéran la conférence internationale des Droits de l'Homme. Dans un message qu'il lui adressait, Paul VI rappelait que Jean XXIII, dans *PACEM IN TERRIS*, avait parlé de la Déclaration de 1948 comme d'un « signe des temps ». « Puissent tous les hommes de cœur, écrivait Paul VI, se lier pacifiquement pour que les principes des Nations-Unies soient non seulement proclamés, mais mis en œuvre ».

L'ampleur des violations de cette déclaration, depuis vingt ans, ne requiert-il pas de chacun de nous, non pas qu'il sombre dans le pessimisme et en vienne à douter des capacités, chez les humains, d'humanisation meilleure, ni qu'il ironise facilement sur

l'inefficacité des grandes déclarations, mais qu'il ose regarder en face l'ensemble de ces violations à travers le monde, violations qui, toutes, nous concernent et qu'il veuille dès lors davantage « balayer devant sa porte ». Il y a dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque quartier, des ségrégations, des discriminations ; il y a des « indiens » que l'on pourchasse, que l'on ignore, que l'on met à l'écart ; aveugles sommes-nous si nous ne les voyons pas. Il y a, dans le monde entier, racisme et injustice ; où que nous nous trouvions, nous avons à lutter contre cet état de fait, à lutter en association avec d'autres qui veulent la même lutte.

Et l'ampleur des violations requiert d'autant plus de chacun de nous cette prière universelle où nous présentons avec cri au Seigneur le quotidien de la vie des hommes avec qui nous existons chaque jour, et le journal de la vie de tous les hommes d'aujourd'hui. Apprendre à « lutter avec Dieu » comme dit l'apôtre Paul pour tous ceux-là n'est pas une petite affaire ; mais si nous ne le faisons pas, où est notre espérance ?

Jean-François SIX.

Assemblée générale

Le 31 août et le 1^{er} septembre s'est tenue à Fontenay la première session de l'ASSEMBLEE GENERALE EXTRAORDINAIRE décidée en 1965. Mgr GUFFLET, notre nouveau Prélat, en a présidé les travaux, auxquels ont également participé, au titre du Comité épiscopal, Mgr MARTY, qui reste membre du Comité, Mgr LE CORDIER et Mgr VILNET.

Cette première session a permis de faire le point sur la situation des équipes de PRETRES AU TRAVAIL créées en 1966, et sur les problèmes à résoudre pour le développement de ce ministère.

Les prêtres de la Mission de France se sont prononcés, d'autre part, sur la RECHERCHE D'ASSOCIATION entreprise depuis un an avec les évêques et des équipes sacerdotales de cinq diocèses. Un projet avait été élaboré en commun. Il a été adopté par l'Assemblée générale et approuvé par le Prélat et le Comité épiscopal. La Lettre aux Communautés en reparlera plus en détail dans un prochain numéro.

Ce projet correspond aux demandes de plusieurs évêques et de plusieurs équipes sacerdotales diocésaines qui sont engagées dans des ministères missionnaires caractérisés en divers milieux. Les prêtres interdiocésains de la Mission de France sont donc prêts à en assurer, pour leur part, la réalisation. Les associations seront mises en œuvre progressivement et mises au point à partir de l'expérience, dans un délai de trois ans.

Enfin l'Assemblée s'est attachée à définir les objectifs et les conditions de l'étude à conduire pour la REVISION DES IMPLANTATIONS, dont le principe a été adopté en 1965.

Ce que nous cherchons ainsi, c'est le moyen d'accroître la signification et la portée missionnaires de notre effort dans la société d'aujourd'hui, dont les transformations, mettant en cause l'avenir de l'homme, interpellent l'Eglise et la Foi.

Diverses recherches ont déjà été faites. D'autres devront les compléter, au cours de cette année. Toutes les équipes devront y participer, notamment pour dresser le bilan de leur propre histoire. Des contacts seront pris avec les diocèses, pour étudier avec eux les participations qu'ils attendent d'équipes interdiocésaines de la Mission de France à leurs projets missionnaires.

Le Conseil Presbytéral coordonnera l'ensemble des études et tirera les conclusions à soumettre à l'Assemblée générale en 1969.

Ouvrages reçus

Aucun peuple n'est plus seul

R. DE MONTVALON

Paris, Présence Africaine, 1968, 230 pages.

Dieu en quête de l'homme.
Philosophie du Judaïsme

A. HESCHEL

Paris, Seuil, 1968, 464 pages.

Nouveau monde, nouveaux diacres

H. BOURGEOIS, R. SCHALLER

Paris, Desclée, 1968, 200 pages.

Le Prêtre

P. TEILHARD DE CHARDIN

Paris, Seuil, 1968, 60 pages.

L'urbanisation, ce qu'en pensent
prêtres et religieuses

J. POTEL

Coll. « Recherches pastorales », Paris, Fleurus, 1968, 130 pages.

La prière et l'espérance

J.-F. SIX

Paris, Seuil, 1968, 146 pages.

Numéros disponibles

1966 - n° 1 : Assemblée générale : rapport urbain.

n° 3 : Pauvretés et pauvres dans la société.

n° 6 : L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1952/1966.

1967 - n° 2 : Une embauche qui a changé ma vie — Non dans la chair, mais dans l'esprit (R. Salaün).

n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaître le monde ouvrier (M. David).

n° 6 : Le prêtre dans le peuple de Dieu (R. Crespin) — Son rôle dans les institutions et les événements (E. Deschamps).

1968 - n° 8 : Trois prêtres font le point. — Le phénomène de la déchristianisation [1] (R. Salaün).

n° 9 : Les événements (mai 1968) — Le phénomène de la déchristianisation [2] (R. Salaün, J. Rémond).

n° 10 : Prêtres dans la vie ouvrière (M.B. et J. Deries) — Catéchisme, sacrements, évangélisation (J. Rémond).

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Évangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés

Prélature

B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M _____

M _____

de la part de M _____

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M _____

adresse : _____

Ci-joint dans la même enveloppe un
mandat, chèque bancaire, chèque postal
de Fr. _____

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle